B. GOORDEN PRESENTE

ESPAGNE FANTASTIQUE



Enrichie d'une couverture de
Francisco de Goya y Lucientes,
la présente anthologie,
comportant en outre
dix illustrations hors-textes,
sera tirée à un maximum de
500 exemplaires,
tous numérotés
de 1 à 500

Exemplaire N° 1

Impression artisanale.
Achevé d'imprimer
à Bruxelles
le 2 février 1982

ESPAGNE FANTASTIQUE

Etude anthologique
sur la littérature fantastique espagnole
(du 12ème au 20ème siècles)

rédigée et compilée par B. GOORDEN

et comprenant 21 textes de:

Don Juan Manuel, Garci Rodriguez de Montalvo, Lope de Vega, Francisco de Quevedo y Villegas, Cristóbal Lozano, Luis Velez de Guevara, José Cadalso Vàzquez, Agustin Pérez Zaragoza, Manuel Fernàndez y Gonzalez, Pedro Antonio de Alarcón, Gustavo Adolfo Bécquer, Benito Pérez Galdos, Ramón Maria del Valle-Inclàn, Miguel de Unamuno, José Martinez Ruiz "Azorin", Pio Baroja, Emilia Pardo Bazàn, Emilio Carrere, Ramón Gómez de la Serna, José Maria Gironella et Alfonso Sastre, ainsi qu'un texte d'auteur inconnu.

"IDES... ET AUTRES" (série "FANTASTIQUE"): vol. N° 30-31
Collection dirigée par Bernard GOORDEN

Editions "RECTO-VERSO", asbl
18, rue des Eperonniers; 1000 Bruxelles (Tél.: 512.83.00)

Couverture: Francisco de Goya y Lucientes ("Los chinchillas")

Traductions: B. GOORDEN

Dépôt légal à la Bibliothèque Royale Albert 1er:
D/1982/3141/1

Imprimé en Belgique

Le fantastique espagnol (1), par Bernard GOORDEN

"... l'Espagne, n'a guère développé de fantastique"
(Jacques Finné, L'Italie fantastique, page 10)

L'on constatera que le fantastique est omniprésent dans la plupart des œuvres des grands écrivains classiques espagnols si l'on s'accorde sur le fait qu'il est, en Espagne, la moyenne proportionnelle, la résultante entre le merveilleux, l'horreur et l'insolite. Dès lors — et cela est valable tant pour le genre particulier qui nous intéresse que pour la littérature espagnole en général, il existe en Espagne une très longue tradition littéraire, plus ancienne qu'en France, avec une lignée d'auteurs « fantastiques » dès le huitième siècle... ! En effet, les contes merveilleux circulaient déjà dans le royaume visigoth du sixième siècle, en « Vandalousie », mais l'on ne peut vraiment commencer à parler de fantastique qu'avec l'influence, toujours dans le sud de l'Espagne, des Arabes et de leur littérature (2) dans le style des *Mille et Une Nuits* d'abord — s'amalgamant avec l'âme fantastique espagnole lors de la « Reconquista » pour s'affiner et acquérir sa personnalité, qui ont fort marqué les chansons de geste locales, épopées populaires ou le « *mester de Juglaria* », avec le « *Poema* » ou « *Cantar de Mio Cid - Chanson du Cid* » (12e s.) qui fait office de précurseur (3), nous trouvons ainsi des éléments fantastiques dans des légendes telles que El Poema de los Infantes de Lara, parmi d'autres... Le cadre des Pyrénées espagnoles engendre dès lors une série de légendes pénétrées de fantaisie populaire touchant aux grands personnages de l'histoire, dont Charlemagne est certes le plus célèbre. La « *Chanson de Roland* » en est issue.

La voie du fantastique étant déblayée et tracée par le merveilleux, les écrivains l'emprunteront, timides d'abord, plus hardis ensuite. Ainsi Don Juan Manuel, neveu d'Alphonse le Sage et jouant, dans l'Espagne du Moyen Age, le rôle de Marie de France, écrit « *el brujo postergado - Le sorcier ajourné* », récit contenu dans le « Libro de Patronio" appelé "El conde Lucanor" , que Jorge Luis Borges juge comme suit : « *Des récits de voyage dans le temps, « El Brujo postergado » est probablement celui dont l'invention et la disposition sont les plus élégantes* ». (4)

La littérature romanesque produit une première grande œuvre remarquable, « *Amadis de Gaula* » (1508) de Garci Rodríguez de Montalvo (5) — par la plume de qui l'imagination populaire fut distillée et passa à la littérature —, qui engendre un grand cycle épique rappelant les romans du cycle breton et préfigurant l'« *heroic fantasy* ». A 90 %, il s'agit d'un roman de chevalerie, mais certains passages sont très évocateurs et d'une indubitable, limpide, veine fantastique.

Il convient, avant de poursuivre l'évocation littéraire proprement dite, de signaler qu'il existe un décalage, ne fût-ce que sémantique, entre les conceptions latines française et espagnole de « fantastique ». Le terme « fantástico » recouvre en effet plutôt l'acception d'insolite et il faut aller jusqu'à la circonlocution de « *cuentos de miedo* » ou « *terror* » même, pour retrouver ce que nous entendons par fantastique. Une fois ce nouveau postulat posé et accepté, il est possible de se pencher plus objectivement sur le genre qui apparait très florissant dans les domaines du théâtre et de la poésie principalement. Lorsque l'on évoque le théâtre espagnol, reflet d'une âme profondément dramatique, l'on songe à la tragédie et notamment au fameux « *Don Juan* » de Molière qui trouve son origine dans une version espagnole. Ainsi un auteur aussi célèbre que Lope de Vega (6) a truffé d'éléments fantastique sa pièce « *el rey Don Pedro en Madrid - Le roi Don Pedro à Madrid* » (1618), tandis que « *el peregrino en su patria* (7) *Le pèlerin dans sa patrie* » (1604) contient probablement la plus ancienne nouvelle fantastique espagnole, « *la posada embrujada - la maison hantée* (8) Son cas n'est pas isolé puisque l'on retrouvera plus tard le même phénomène dans des scènes de « *el mágico prodigioso - Le magicien prodigieux* » (1635) et de « *el castillo de Lindabridis - Le château de Lindabridis* » (1640), de Calderón de la Barca, dans « *el diablo cojuelo* (9) de Luis Vélez de Guevara (1641), sous-titré en espagnol « *nouvelles de l'autre monde révélées à celui-ci* »... c'est-à-dire « *le diable boîteux* » — dont s'est inspiré Lesage : rendons à César ce qui lui appartient . L'idée première de cette mise en scène de l'étudiant qui, conduit par le diable, parcourt « de saut en saut », les quartiers de Madrid

et de l'Espagne tout entière, pour nous en donner une description satirique, remonte très vraisemblablement aux fameux procès de sorcellerie du licencié Torralva « que les diables emportèrent à toute vitesse en l'air, à califourchon sur un balai », dont il est parlé dans « *Don Quichotte* » (II,41) — même Cervantès et cette œuvre si célèbre ne sont pas épargnés par des éléments fantastiques !. Cette autre œuvre du Siècle d'Or espagnol devait engendrer toute une littérature diabolique surtout en France. Deux poètes romantiques espagnols, José de Espronceda avec « *el estudiante de Salamanca - L'étudiant de Salamanque* » (1841) et José Zorrilla avec « *Don Juan Tenorio* » (1844) poursuivent la lignée fantastique dans les vers...

Entre-temps, le Siècle d'Or nous vaut encore « *el sueño del juico final - Le rêve du jugement dernier* » de 1627 — rebaptisé ultérieurement « *El Sueño de las Calaveras - Le rêve des têtes de mort* » et dû à Francisco de Quevedo. Cette œuvre fut interdite par la censure parce que les éléments sacrés et profanes s'y mêlent étroitement ; par ailleurs, le fantastique s'y unit à la morale avec une intention nettement didactique, et qui sera caractéristique en Espagne jusqu'à la fin du 19e s. On se doit également de mentionner Cristobal Lozano (« *historia del hombre que se vendió al diablo - Histoire de l'homme qui se vendit au diable* » de 1667) pour son originale initiative de compilateur de toutes les vieilles traditions fabuleuses de Tolède.

Avec José de Cadahalso, Madrid et la Castille perdent le monopole de l'activité littéraire qu'ils centralisaient jusqu'alors. La « tendance noire » du fantastique espagnol — et cela peut paraitre paradoxal... — s'illustre particulièrement dans sa lutte contre la censure locale. Alors que la majorité des écrivains rejetaient tout ce qui était espagnol — avec les conséquences que ce pouvait avoir pour le fantastique local, dès lors privé des traditions, légendes populaires... — parce que la censure leur paraissait odieuse, parce qu'ils avaient l'impression d'être rejetés dans leur propre patrie — mais ce faisant, ils perdaient l'unique occasion d'engendrer un art authentique —, quelques auteurs fantastiques entament courageusement la lutte contre la censure qu'ils tournent en utilisant intelligemment la morale. Ainsi José Cadahalso qui, dans ses « *Noches lúgubres - Nuits lugubres* » (1790) — réécrites par Alfonso Sastre (1964) —, décrit des sacrilèges et des violations de sépulture, exprime sa haine de la société et de l'ordre établi, se récrée dans des passions morbides, fait l'apologie du suicide et insinue même des amours nécrophiles — notons, en passant, que la nécrophilie est un thème cher aux auteurs fantastiques espagnols de toutes les époques !, parvient à publier sans problème

son œuvre en y apposant la postface suivante, avec une note idéologique : « *L'auteur de ces dialogues les laissa inachevés — comme cela ressort du brouillon original — et sans leur apporter la dernière touche où, selon son intention, il se proposait de reconnaître et de maudire sa passion furieuse et de servir d'exemple aux jeunes imprudents afin qu'ils se prémunissent et ne se laissent pas emporter par un amour insensé* ». Ces brèves paroles suffisent pour que la censure, déconcertée, reconnaisse la haute valeur morale de l'œuvre. Lorsque Augustin Pérez Zaragoza écrit sa « *Galeria fúnebre de espectros y sombras ensangrentadas* (10) *Galerie funèbre de spectres et d'ombres ensanglantées* » de 1831, qui porte comme sous-titre « *Œuvre nouvelle de prodiges, événements extraordinaires, apparitions nocturnes, rêves épouvantables, délits mystérieux, phénomènes terribles, crimes historiques et fabuleux, cadavres ambulants, têtes ensanglantées, vengeances atroces et cas surprenants* », il a le bon goût d'ajouter à la suite ces mots explicatifs destinés à la censure : « *Collection curieuse et instructive de faits tragiques visant à provoquer les fortes émotions de terreur et à inspirer l'horreur du crime, ce qui est le frein puissant des passions* ». Avec Luis Cantero (« *la anunciación - L'annonciation* » — 1975), le fantastique devient encore davantage un outil social.

A l'époque romantique, la littérature fantastique, qui éclot plus volontiers dans le roman, est en Espagne confrontée à d'ineptes décisions des autorités, comme le décret du 27 mai 1799 qui interdisait le roman. La littérature espagnole était jusqu'alors, d'une manière générale, restée assez statique ; elle exhalait, en effet, encore une certaine exubérance, une certaine fraîcheur émotionnelles qui avaient disparu des autres littératures soumises à la dictature de la raison. L'influence prépondérante de la religion y avait rendu le fantastique non fantastique, mais sacré, empreint de magie, d'ésotérisme. L'Espagne apparaît comme un pays à réalisations tardives, mais on y trouve tout de même une longue tradition littéraire à thème surnaturel quoique à fin moralisatrice. Bref, alors que les légendes, mythes et terreurs populaires espagnols fournissaient des thèmes fantastiques au romantisme étranger (Radcliffe, Maturin, Lewis, Irving, Mérimée, Gautier, Potocki...), les rares écrivains locaux versés dans le genre se contentaient, à quelques exceptions près, d'imiter. Ainsi s'esquisse la « tendance blanche » du fantastique espagnol avec « *la mujer alta - La grande femme* » de Pedro Antonio de Alarcón, de 1881. Ramón de Mesonero Romanos, en bon madrilène, nous dépeint sa chère ville dans « *las escenas matritenses - Les scène madrilènes* » (1832) avec des incursions dans le fantastique (« *el domino - Le domino* ») ; Manuel Fernández y González, l'écrivain le mieux payé de son époque et qui

mourut néanmoins dans la plus grande misère, suivit la mode avec « *la novia del fantasma - La fiancée du fantôme* », « *una historia inverosímil - Une histoire invraisemblable* » et « *historia de los siete murciélagos - Histoire des sept chauves-souris* », datant de la moitié du 19e s. ; Antonio Ros de Olano engendre « *el doctor Lañuela - Le docteur Lañuela* », une des énigmes les plus séduisantes de la prose espagnole (1863). Arrivent alors les post-romantiques ou « romantiques tardifs » : Gaspar Núñez de Arce avec « *cuentos de la otra vida - Contes de l'autre vie* » et « *cuentos fantásticos - Contes fantastiques* » et surtout Gustavo Adolfo Bécquer, qui est probablement le plus connu des écrivains fantastiques espagnols. Ses légendes, de quatre types sont vraiment imprégnées de fantastique (11) :

1°) légendes de tradition celtique ou germanique : « *Los ojos verdes - Les yeux verts* », « *La corza blanca - La biche blanche* », « *El gnomo - Le gnome* ».

2°) légendes chrétiennes avec retour ou intervention des morts : « *Maese Pérez, el organista - Maître Pérez, l'organiste* », « *La Cruz del diablo - La croix du Diable* », « *La promesa - La promesse* » « *El beso - Le baiser* », « *El monte de las Animas - Le mont des âmes* », « *La cueva de la mora - La caverne de la Mauresque* », « *El Miserere - Le miserere* ».

3°) légendes chrétiennes d'imagination fantastique ou pieuse :« *La ajorca de oro - Le bracelet d'or* », « *El Cristo de la calavera - Le christ à la tête de mort* », « *La rosa de pasión - La rose de passion* », « *Creed en Dios - Croyez en Dieu* ».

4°) légendes fantaisistes : « *El rayo de luna - Le rayon de lune* », « *Tres fechas - Trois dates* ».

Certaines de ses neuf « *Cartas desde mi celda - Lettres de ma cellule* » (1884) sont de véritables légendes de sorcellerie. Dans la troisième lettre, la vue d'un humble cimetière le plonge dans des méditations d'outre-tombe. Emu en général par les vestiges de la vieille Espagne, il se lamente de l'indifférence officielle qui les laisse s'effacer sans gloire, et il propose d'en explorer les richesses avant qu'il ne soit trop tard. Il entreprend dès lors une série d'études locales pour son compte qui sont comme un exemple de ce qu'il faudrait faire dans ce sens. C'est ainsi qu'il nous narre dans sa sixième lettre une épouvantable histoire de sorciers, ou plus exactement le meurtre épouvantable d'une sorcière de Trasmoz commis par un village en délire. Récit d'une sauvagerie inouïe dont l'atmosphère locale explique la frénésie. La lettre suivante compose une véritable légende encore, qui aurait pu trouver place dans les narrations

qui portent ce titre. C'est le récit merveilleux des origines du château qu'un magicien fit surgir à Trasmoz à l'époque des rois maures. Aussi bien, les ruines de ce château enchanté ne pouvaient-elles enfanter que des fantômes. La tentation de Dorotea — huitième lettre —, la nièce du charitable et vieux curé du village, ensorcelée par une affreuse habituée des sabbats, le prouve à suffisance.

Après Bécquer, la transition vers les diverses écoles espagnoles du fantastique est assurée par une série d'écrivains « classiques », qui se sont davantage illustrés par d'autres aspects de leur œuvre.

Deux auteurs sont à cheval sur le Romantisme et le Réalisme : Benito Pérez Galdós, dont l'unique incursion dans le domaine du fantastique, « *la sombra* - *L'ombre* » (1870) — si l'on excepte « *el caballero encantado* - *Le cavalier enchanté* » (1909) où n'apparaissent que des éléments de merveilleux... — est en fait une œuvre de jeunesse ; il s'agit de son second roman. On y retrouve le style échevelé des auteurs romantiques, qui finit par céder le pas à une description admirablement logique de faits où le réel et le fantastique tendent à se confondre ; il y transparaît un sens aigu du détail, teinté d'un sens de l'humour raffiné. Il est romantique par la richesse psychologique de ses principaux personnages, par le développement majestueux et graduel des événements, par l'habileté d'un dénouement inattendu et, principalement, par l'élévation idéale de l'ensemble qui ne décroît pas, même dans les moments où l'émotion est la plus vive. L'on doit reconnaitre que cette œuvre, tributaire des modèles étrangers, est une expérience méritoire mais isolée et n'apporte rien de nouveau. Il est surprenant de trouver dans l'œuvre de Leopoldo Alas « *Clarin* », représentant par excellence de l'école naturaliste, des récits d'une imagination aussi singulière que l'insolite « *cuento futuro* - *Conte futur* » ou « *la mosca sabia* - *La mouche sage* ».

Les principaux membres de la « Génération de '98 » apportèrent leur pierre à l'édifice. Ramón María del Valle-Inclán, issu de la « Bretagne espagnole », la Galice, peut être considéré comme le père de l'école locale, où s'illustreront après lui notamment Wenceslao Fernández Flórez (« *Fantasmas* - *Fantômes* » — 1931), Alvaro Cunqueiro (« *Merlín y familia* - *Merlin et Cie* »), José Maria Castroviejo et Emilia Pardo Bazán, l'autre grand précurseur. Valle-Inclán enrichit le fantastique espagnol par un apport original de sang neuf, dont il avait bien besoin : le folklore surnaturel de la brumeuse Galice, avec « *Flor de Santidad* - *Fleur de sainteté* » (1899), où l'on trouve un langage aux coloris splendides et accablants à l'occasion, et une dimension magique obsessionnelle. Signalons aux cinéphiles que Fellini s'en est inspiré pour écrire « *il miracolo* », second

épisode du film « *L'Amore* » (1948), dont il fut en outre protagoniste dans le rôle du pèlerin, sous la direction de Rossellini... La singularité de ses types barbares, l'ambiance où vivent ses héros farouches, d'une psychologie un peu simpliste, mais d'un relief si accusé, la manière et le style si personnels de Valle-Inclán, qui respirait littéralement le fantastique, malgré d'évidentes influences ou réminiscences du Victor Hugo de « *La légende des siècles* » et du Maurice Maeterlinck métaphysique, font que cette atmosphère de rêve, de mystère et de poésie, où paysages et personnages, l'originalité de la forme, tout cela introduisait des éléments nouveaux de beauté dans l'œuvre artistique de l'auteur fantastique. Préfigurateur involontaire de la vague sud-américaine — dont le Colombien Gabriel García Márquez est le plus illustre représentant, qui traite par prédilection le thème de la mort, Miguel de Unamuno voit dans le fantastique, également exceptionnel dans son œuvre, un prétexte à des digressions métaphysiques dans « *el espejo de la muerte* - *Le miroir de la mort* ». José Martinez Ruiz « Azorin » est le grand précurseur de la littérature fantastique espagnole moderne. Son roman « *Félix Vargas o El caballero inactual* - *Félix Vargas ou le chevalier anachronique* », qui marque le début d'une série de fécondes expériences littéraires, qui préludent en outre au nouveau roman, introduit des concepts complètement nouveaux et originaux, presque à la même époque que Borges, le rénovateur du genre. Ces expériences d'Azorin, d'une grande importance et qui devraient être reconsidérées à la lumière des courants directeurs du récit fantastique actuel, se basent sur l'exclusion délibérée de tout prétexte « humain », pathétique ou sentimental, dans un langage d'une rigueur et d'une finesse extrêmes, et dans le conflit avec une réalité polyédrique qui illustre un monde et une mythologie personnels autour du mystère de la création artistique. Il apparaît, dès le début de sa carrière, comme un moraliste subtil mais il excelle à éveiller en nous cette tristesse pénétrante, émouvante, nostalgique qui, « sous le présent voit sans cesse et sent le passé qui continue ».

Certains extraits de « *Félix Vargas* » préfigurent les méthodes du « roman objectif », tant par leur originale conception du temps — une des clefs de l'œuvre d'Azorin — que par la singulière tentative de décrire des caractères au travers de ce que l'on pourrait dénommer « cubisme mécanique ». « *La isla sin aurora* - *L'île sans aurore* » (1904) est sa plus intéressante création de maturité dans le genre du roman, où l'imagination nous introduit à une véritable méditation au sujet de la nature de la création artistique. Ecrivain réaliste, Pio Baroja fait des incursions plus ou moins couronnées de succès dans le domaine du fantastique. Bien

qu'inférieur au reste de son œuvre, « *el hotel del Cisne - L'hôtel du Cygne* » (1940), qualifié de roman « inspiré par les songes de son auteur », continuera dans la voie ouverte par Azorín et constituera un apport irremplaçable, seulement comparable aux audacieuses mais limitées élucubrations de Ramón Gómez de la Serna et aux incursions très personnelles de Ramón Sender. Pío Baroja a également emprunté le chemin de l'utopie avec « *la vida fantástica - La vie fantastique* » (1901-1906), trilogie qui comprend « *camino de perfección - Chemin de perfection* » (1902), « *Aventuras, inventos y mistificaciones de Silvestre Paradox - Aventures, Inventions et mystifications de Silvestre Paradox* » et « *Paradox Rey - Paradox roi* » (1906), où interviennent des éléments de fantastique pur. Sa nouvelle « *la dama de Urtubi - La dame d'Urtubi* » est particulièrement remarquable. Son fantastique se caractérise par la liberté d'invention et une certaine monotonie crépusculaire, où réside une profonde immanence de la mort, qui donnent à ces œuvres insolites une saveur irremplaçable. (14)

Viennent alors les réalistes proprement dits : José Maria de Pereda (« *el buey suelto - Le bœuf délivré* ») ; Emilia de Quiroga, comtesse de Pardo Bazán, qui se penche sur le fantastique avec un œil d'enthomologiste et le confine à un rôle de curiosité, digne d'intérêt scientifique. Elle a abordé ce genre avec des nouvelles principalement (« *el talismán - Le talisman* » — 1909 ; « *la resucitada - La ressuscitée* » — 1912), mais on lui doit aussi un roman, « *el saludo de las brujas - Le salut des sorcières* » (1898) ; Rafael Sánchez Ferlosio, qui constitue une exception dans son courant, considère le fantastique comme un art précieux qui doit avoir une profonde saveur populaire, et dans « *Industrias y andanzas de Alfanhui - Adresse et tribulations de Alfanhui* » il transpose en onirisme magique le réalisme du roman picaresque ; cette œuvre n'est en outre pas sans rappeler « *De kleine Johannes* », de l'écrivain néerlandophone Frederik van Eeden.

Dans la première moitié du 20e siècle se manifestent, chez Carmen de Burgos (« *Colombine* ») et chez Emilio Carrere (« *la calavera de Atahualpa - La tête de mort d'Atahualpa* » ou « *la torre de los siete jorobados - La tour des sept bossus* » — 1924), certaines tendances ésotériques, empreintes d'un réalisme spiritiste. Carrere est qualifié d'écrivain « occulte » parce qu'il ne transcrit pas des légendes populaires mais les invente. Il a rêvé l'âme subconsciente de Madrid, par exemple, son folklore souterrain et sous-développé, qui apparaissent étonnamment réels. Dans ses romans palpitent la lasciveté et la plaisanterie, l'odeur de mort et de sang, la gazette et la chronique d'événements, le régime des castes et la misère, les chairs féminines et les sociétés diaboliques, formant un tout chaotique et, à la fois, étrangement cohérent.

Alfonso Sastre, un écrivain « inculte » déjà mentionné, opère dans ses « *Noches lúgubres - Nuits lugubres* » une autre tentative d'approche intéressante de l'art populaire. Il essaye de déterminer le plafond de l'imagination dialectique ou le seuil de la fantaisie pure et vise à définir le niveau de crédulité du lecteur espagnol auquel il s'adresse ; cette expérience est significative : le niveau du scepticisme espagnol actuel se situe à la même altitude que le scepticisme anglais à la fin du 18e siècle. Son œuvre tombe, par conséquent, aussi dans une autre forme d'« incultisme » populaire : dans le scepticisme du lecteur mal à l'aise qu'il faut rassurer.

Au 20e siècle proprement dit, l'on peut parler pour l'Espagne d'une « écologie du fantastique » c'est-à-dire de nouvelles tendances propres à différentes écoles circonscrites à des régions bien définies. Ce fantastique contemporain est caractérisé en général par un courant naturaliste qui redécouvre les traditions locales, les légendes et les terreurs surnaturelles qu'il désacralise, alors qu'il est paradoxalement dû à une christianisation superficielle et tardive. L'école galicienne, qui possède une tradition propre, a déjà été évoquée. L'école asturienne, plus insignifiante, a compté des membres prestigieux comme Leopoldo Alas « Clarín » et tend à une plus modeste autonomie ; deux de ses écrivains actuels sont particulièrement remarquables : Juan-José Plans (« *las langostas - Les sauterelles* », « *crónicas fantásticas - Chroniques fantastiques* », « *el cadáver - Le cadavre* », « *paradiso final - Paradis final* » et « *el gran ritual - Le grand rituel* ») et Gonzalo Suárez (« *Trece veces trece - 13 X 13* », « *El roedor de Fortimbrás - Le rongeur de Fortimbras* » et surtout « *Rocabruno bate a Ditirambo - Rocabruno bat Ditirambo* »). On peut rappeler les jalons posés par Miguel de Unamuno et Pío Baroja pour une école du Pays Basque. Quant à l'école castillane, qui continue la tradition qui a voulu, dès la Renaissance, que Madrid fût le centre culturel de l'Espagne, elle est un ramassis d'individualités et de personnalités aux styles et aux idées très différents : Alonso Zamora Vicente (« *Smith y Ramirez, S. A. - Smith et Ramirez, S. A* »), Antonio de Hoyos y Vinent (« *Los cascabeles de Madama Locura - Les martels en tête de Madame Folie* »), José Maria Salaverria — une des silhouettes les plus typiques et les moins connues de la génération de '98, de surcroît... — (« *El muñeco de trapo - Le pantin de chiffons* » — 1928), Rosa Chacel (« *En el piélago - En haute mer* » — 1952), Carlos Saiz Cidoncha (« *¿ Cuántos escalones quedan ? - Combien reste-t-il d'échelons ?* »), Juan

Tebar (« *la playa a la luz de la lune - La plage au clair de lune* »), ... L'école catalane est sans doute la plus originale et la plus importante. On ne trouve pas chez ses auteurs de traits autochtones ; ils ont une mentalité plus sceptique et plus ouverte à tous les vents : ils apparaissent en général, fondamentalement humoristes. Certains poussent le retour à l'authenticité jusquà n'écrire qu'en langue catalane : c'est le cas de Juan Perucho avec « *les històries naturals - Les histoires naturelles* » (1960) — qui développe un mythe de vampire —, « *llibre de cavalleries - Livre de chevaliers* », axé sur le thème des univers parallèles, et « *Amb la tecnica de Lovecraft - Una nova lun sobre Kulak - Selon la technique de Lovecraft - Une nouvelle lune sur Kulak* », et de Terenci Moix (« *los vicios capitales - Les péchés capitaux* »). Mentionnons parmi tant d'autres José María Gironella (« *los fantasmas de mi cerebro - L'assaut des ténèbres* », « *la muerte del mar - La mort de la mer* »), Noel Clarasó (« *! Miedo ! - Peur* »), Domingo Santos (« *el cambio - La métamorphose* »), Carlos Rojas (« *El futuro ha comenzado - Le futur a commencé* »), Pedro Gimferrer (« *En la cocina - Dans la cuisine* », « *Una representación furtiva - Une représentation furtive* »), Pere Calders (« *Tres reportages specials - Trois reportages spéciaux* »), Manuel de Pedrolo (« *Crèdits humans - Crédits humains* »), Francisco Lezcano (« *la botella sin genio - La lampe sans génie* ») ...

Vu l'extension de l'influence des auteurs sud-américains, il fallait s'attendre à ce qu'elle s'exerce aussi sur des auteurs espagnols. Les uns ont été séduits par le continent sud-américain lui-même, les autres par la nouvelle voie tracée par ses auteurs : Ramón Gómez de la Serna (« *El incongruente - L'incongru* » — 1922 ; « *Caprichos - Caprices* » — 1948), Max Aub (« *La gran guerra - La grande guerre* »), Eduardo Zamacois (« *El otro - L'autre* » — 1910), Segundo Serrano Poncela (« *Seis relatos y uno más - Six nouvelles et une de plus* » — 1954) ...

La littérature espagnole est, de caractère et de tradition, profondément réaliste. Mentionnons, en guise de conclusion, Rafael Llopis, compilateur de l'anthologie « *Cuentos de terror - Nouvelles de terreur* » et critique littéraire averti (« *historia natural de los cuentos de miedo - Histoire naturelle des contes qui font peur* ») qui dit avec raison que « *l'Espagnol est sérieux, terriblement sérieux et terriblement pauvre. En outre, il y a trop de soleil. L'Espagnol est catholique. Et nous savons bien comment le catholicisme a déraciné les croyances païennes. L'Espagnol est réaliste. La mort est trop tragique. L'amour est sang. Jouer avec les morts est répugnant. La joie espagnole même a une saveur amère. Il faut penser à des choses plus importantes* »...

B. GOORDEN

NOTES.

(1) Article également paru dans "SF, fantastique et ateliers créatifs" (cahier JEB, 3/78), pages 121 à 130, complété d'un "Tableau comparatif des écoles fantastiques", entre les pages 176 et 177. L'ouvrage, publié par le Ministère de la Culture française, Direction générale de la Jeunesse et des Loisirs, 78 galerie Ravenstein à 1000 Bruxelles, est disponible, gratuitement, sur simple demande. Mais on peut, bien sûr, également le consulter à la Bibliothèque Royale Albert Ier (4 boulevard de l'Empereur/Mont des Arts à 1000 Bruxelles), comme la plupart des autres oeuvres que nous citons ci-après (avec leur cote BR).

(2) CARILLA (Emilio), "Los Arabes y la literatura fantástica en España", in "Estudios de literatura española"; Rosario (Argentine); 1958, pages 25 à 43.

(3) DIAZ PLAJA (Guillermo), "Las descripciones en las leyendas cidianas", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome XXXV, N° 1, janvier-mars 1933 (LVè année), pages 5 à 22. Voir, en particulier: "Lo cotidiano y lo maravilloso". (Cote BR: R 1.307/35/1933)

(4) Repris dans "Historia universal de la infamia" de Jorge-Luis Borges et traduit en français par Roger Caillois et Laure Guille dans "Histoire de l'infamie", collection "10/18", N° 184-185, pages 117 à 121.

(5) "El primer manuscrito del Amadis de Gaula"; Madrid; Imprenta de Silverio Aguirre Torre; 1957, 37 pages. (Cote BR: VI 65.037 A)

(6) FLECNIAKOSKA (Jean-Louis), "Les rôles de Satan dans les 'autos' de Lope de Vega", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXVI, N° 1-2, janvier-juin 1964 (LXXXVIè année), pages 30 à 44. (BR: R 1.307/66/1964)

(7) VOGLER (F. W.), "La première apparition en France du 'Peregrino' de Lope de Vega (1614)", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXVI, N° 1-2, janvier-juin 1964 (LXXXVIè année), pages 73 à 83. (id. (6))

(8) TROTTER (G. D.), "Notas sobre un manuscrito de George Borrow", in "Revista de Literatura"; Madrid; tomo XVI, N° 31-32, jul.-dic. 1959, pages 159-64. (R 17.284/15-16

(9) BONILLA y SAN MARTIN (Adolfo), "Introducción" a la reproducción de la edición principe de "El diablo cojuelo"; Vigo; Libreria de Eugenio Krapf; 1902, pages XI à XXXVIII. (Cote BR: III 13.594 A)

(10) Edition originale en 6 volumes et 12 tomes, disponibles à la BR sous la cote: II 30.989 A. Pour ceux qu'habite l'instinct de possession, il existe une réédition de la première moitié de l'oeuvre, sous le titre générique et pourvue d'un prologue de Luis Alberto de Cuenca: Madrid; Editora Nacional (Torregalindo, 10 à M-16); 1977, 533 pages, dans la collection "Biblioteca de visionarios, heterodoxos y marginados", N° 20.

(11) La plupart de ces textes sont parus en langue française dans la traduction de Achille Fouquier sous le titre de "Légendes espagnoles"; Paris; Librairie Firmin Didot et Cie; 1885. (Cote BR: II 45.447 A)
A noter: GALLAHER (Clark), "The predecessors of Bécquer in the fantastic tale", in "College Bulletin"; Southeastern Louisiana College; 1949, VI (2).
SCHNEIDER (F.), "E. T. A. Hoffmann en España: apuntes bibliográficos e históricos", in "Estudios eruditos in memoriam de Adolfo Bonilla y San Martin (1875-1926)"; Madrid; 1927; tome I; pages 279 à 287.

(12) CLAVERIA (Carlos), "Sobre la veta fantástica en la obra de Galdos", in "Atlante"; London; volume 1; part I: N° 2, abril 1953, pages 78 à 86; part II: N° 3, julio 1953, pages 136 à 143. (BR: R 17.582/1)
CORREA (Gustavo), "El diabolismo en las novelas de Pérez Galdós", in "Bulletin Hispanique"; Bordeaux; tome LXV, N° 3-4, juillet-décembre 1963 (LXXXVè année), pages 284 à 296. (Cote BR: R 1.307/65/1963)

(13) SEGURA COVARSI (Enrique), "La flora y la fauna en la obra de Valle-Inclán", in "Revista de Literatura"; Madrid; tome XIV, N° 23-24, jul.-dic. 1957, pages 34 à 55. (Cote BR: R 17.284/11-12/1957)

(14) Voyez "Poe's influence in Spain", dans ENGLEKIRK (John Eugene), "Edgar Allan Poe in Hispanic Literature"; New York; Russel & Russell; reprint 1972, pages 418 à 465. (+ bibliographie: pp. 478 à 504). Cette réédition de l'oeuvre de 1934 est disponible à l'adresse suivante, moyennant la modique somme de 31 US dollars (frais d'envoi inclus): The Scribner Book Companies Inc.; 597 Fifth Avenue; New York City 10017 (U. S. A.). Avis aux amateurs!

Appendice. Premières apparitions de l'expression "cuento fantástico" appliquées à un texte espagnol.

Nos renseignements sont tirés de l'excellent:

BAQUERO GOYANES (Mariano), El Cuento español en el siglo XIX; Madrid; Revista de Filología Española; 1949, 8°, 695 p. (cote BR: R 3.191 a / 50)

1852: "El Espejo de la verdad", subtitulado "Cuento fantástico"... de Vicente Barrantes. (p. 240, n. 18)

1856: "Las Aventuras de un muerto, cuento fantástico" de Gaspar Núñez de Arce. (p. 247, n. 37)

1861: "El Cáscaro de nuez (Cuento fantástico maritimo)", de Baldomero Menéndez, sous le pseudonyme de El Capitán Bombarda. (p. 253, note 47)

1867: "Hilda, Cuento fantástico", de Eugenio de Ochoa. (page 239, note 13)

1872: "Sancho Gil (Cuento fantástico)", de Gaspar Núñez de Arce. (cité à la page 248)

Bibliographie élémentaire.

Le fantastique espagnol

Essai

LLOPIS (Rafael). — « *Historia natural de los cuentos de miedo* », in collection « *La vela latina* », Madrid, Ediciones Júcar, 1974, 422 pages

Anthologie

GUARNER (José Luis). — « *Antologia de la literatura fantástica española* » in collection « *Libro amigo* » N° 115, Barcelone, Editorial Bruguera 1969, 782 pages.
(Notre propre sélection comprend une partie de cette très bonne -quoique parfois discutable- contribution. Nous en remercions l'auteur.)

Recueils et romans

ALARCON (Pedro Antonio de). — « *La comendadora y otros cuentos* », in serie « *Novelistas del XIX* », Madrid, Ediciones Cátedra, 1975, 286 pages.

AZORIN. — « *El caballero inactual* », in collection « *Austral* » N° 830, Madrid, Espasa-Calpe, 1948, 154 pages.

BECQUER (Gustavo Adolfo). —« *Obras completas* », Buenos Aires, Ediciones Anaconda, 1950, 366 pages.

GIRONELLA (José Maria). — « *Los fantasmas de mi cerebro* », in collection « *Libros Reno* » N° 309, Barcelone, Ediciones G. P., 1972, 316 pages.

GOMEZ DE LA SERNA (Ramón). — « *Caprichos* », in collection « *Austral* » N° 1321, Madrid, Espasa-Calpe, 1962, 230 pages.

« *Los muertos y las muertas* », in collection « *Austral* » N° 308, Madrid, Espasa-Calpe, 1961, 206 pages.

LOPE DE VEGA. — « *El peregrino en su patria* », in collection « *Clásicos* » N° 55, Madrid, Editorial Castalia, 1973, 506 pages.

MOIX (Terenci). — « *La torre de los vicios capitales* », in « *Biblioteca breve de bolsillo* » N° 107, Barcelone, Editorial Seix Barral, 1972, 264 pages.

PARDO BAZAN (Emilia). — « *El saludo de las brujas* », in collection « *Austral* » N° 1368, Madrid, Espasa-Calpe, 1966, 214 pages.

PEREZ GALDOS (Benito). — « *La sombra* », in collection « *de bolsillo Básica 15* » N° 38-39, Madrid, Miguel Castellote Editor, 1972, 96 pages.

PLANS (Juan-José). — « *El cadáver* », in collection « *Básica 15* » N° 117-122, Madrid, Castellote Editor, 1973, 160 pages.

« *Crónicas fantásticas* », in collection « *Mester de fantasia* » N° 2, Madrid, Editorial Azur, 1968, 148 pages.

« *El grand ritual* », in collection « *Pico roto de narrativas* » N° 4, Madrid, CVS Ediciones, 1974, 202 pages.

« *Las langostas* », in collection « *El surco derecho* » N° 4, Madrid, Editorial Azur, 1967, 92 pages.

« *Paraiso final* », Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1975, 128 pages.

SANCHEZ FERLOSIO (Rafael). — « *Alfanhui* », in « *Biblioteca básica* » N° 73, Madrid, Salvat editores, 1970, 162 pages.

SASTRE (Alfonso). — « *Las noches lúgubres* », in « *Biblioteca Júcar* » N° 2, Madrid, Ediciones Júcar, 1973, 296 pages.

VALLE-INCLAN (Ramón del). — « *Flor de santidad* », in collection « *Austral* » N° 302, Madrid, Espasa-Calpe, 1942, 200 pages.

ZAMORA VICENTE (Alfonso). — « *Smith y Ramirez, S.A.* », in collection « *Prosistas españoles* », Valence, Editorial Castalia, 1957, 152 pages.

Le texte suivant, anonyme, est un échantillon de la production épique (seconde moitié du 12è-première moitié du 13è siècles) castillane. Il traduit les premiers symptômes d'un fantastique d'inspiration religieuse.

CHATIMENTS ET DOCUMENTS DU ROI DON SANCHO.

Le monastère de religieuses que l'on appelle Fontenblay appartient aux rois d'Angleterre, qui l'ont fondé. Une fort importante congrégation de soeurs noires de Saint-Benoît y vit. Il se fait que, parmi toutes les religieuses de ce monastère, il y en avait une qui était une femme de haut lignage, fort jeune et fort belle. Elle avait l'habitude, chaque fois qu'elle passait devant la statue de la Sainte Vierge, de s'agenouiller et de la saluer dans les termes de l'ange lors de l'annonciation: Ave Maria. Elle était par ailleurs très bonne chrétienne et faisait la fierté de son ordre, de telle sorte que toutes ses compagnes lui en vouaient une grande reconnaissance. Mais le diable, prenant ombrage de cette situation, ourdit une trame: il dépêcha en ces terres un jeune chevalier, bien fait de sa personne, habile dans le maniement des armes et de très noble lignage, avec pour mission de tomber amoureux de cette religieuse. Il se sentit tellement épris dès qu'il la vit que, cherchant un moyen de lui montrer ce que son coeur éprouvait pour elle, il se fit passer pour un de ses parents afin de lui parler. Les autres soeurs, voyant cela, veillèrent à ce qu'ils ne pensent pas à mal. Que dire de plus? Le diable, devant la tournure des événements, désireux de contrarier les desseins de Dieu, fit en sorte que le chevalier prît une place dans le coeur de la religieuse au point qu'elle consentit à quitter le monastère en sa compagnie et qu'ils échafaudèrent un plan: à la tombée de la nuit, le chevalier se rendrait auprès des murs du verger, proche du monastère, où elle le rejoindrait.

Tandis que les autres religieuses allaient aux vêpres, elle s'esquiva, s'employant à suivre les conseils du diable, et, à l'insu de ses compagnes, alla ouvrir une poterne afin de préparer sa fuite, tandis que toutes gagneraient le dortoir. Quand la malheureuse constata qu'elles dormaient et que l'heure du rendez-vous était venue, elle quitta les lieux en passant près du maître-autel. Elle fit sa génuflexion et dit son "Ave Maria" comme de coutume.

En traversant le choeur pour gagner la poterne par laquelle elle devait sortir, elle passa devant le Crucifix de Notre Seigneur qui le surplombait. La statue de la Sainte Vierge, quand elle la vit s'en aller, se mit à pousser de hauts cris et lui demanda:

-Où vas-tu, femme infortunée? Tu nous abandonnes, mon fils et moi, pour nous préférer le diable et tu oublies le symbole de la prière que tu m'adressais?

A ces mots de la statue de la Sainte Vierge, le Crucifié sauta de sa croix à terre et se lança dans l'église à la poursuite de la religieuse. Il courait en mettant en évidence les clous qui maintenaient ses pieds et ses mains fixés sur la croix. Avant que la soeur pût gagner la poterne, la main droite du Crucifié l'atteignit et lui asséna un grand coup sur le visage, de sorte que le clou s'enfonça complètement dans une joue pour ressortir par l'autre. La religieuse tomba, comme morte, à la suite de cette blessure infligée par le Crucifié, gisant jusqu'au lendemain matin sans revenir à elle. C'est de cette façon que fut châtiée la mauvaise action qu'elle voulait commettre et qu'elle ne commit pas. Le Crucifié, quant à lui, après avoir asséné ce coup, regagna sa croix et reprit sa position antérieure, à un détail près: le bras droit resta figé dans l'attitude où il avait infligé la blessure -ce qui est toujours le cas aujourd'hui, pour témoigner de cet événement- tandis que le clou restait planté dans les mâchoires de la religieuse. Quand, les matines sonnant, les soeurs s'arrêtèrent longuement à hauteur du Crucifix, elles constatèrent la position du bras. Poursuivant leur cortège dans l'église tout en chantant, elles cherchaient qui avait pu causer ce miracle et trouvèrent, laissée pour morte sur le sol, leur compagne, les joues transpercées par le clou du Crucifix. Quand elles virent cela, la mère supérieure et les autres religieuses s'étonnèrent car elles la tenaient en grande estime; elles s'émerveillèrent en outre de trouver là le clou du Crucifix qu'elles connaissaient bien, ne sachant que penser. Comme le désarroi s'emparait d'elles, une voix se fit entendre:

-Relevez votre compagne et retirez-lui ce clou, qui l'a châtiée parce qu'elle voulait causer du chagrin à Jésus-Christ et à la Sainte Vierge, sa mère!

Les religieuses la relevèrent et retirèrent le clou qui était planté dans ses mâchoires. Aussitôt la pauvre péche-

resse reprit connaissance, se mit à verser de grosses larmes et, se repentant amèrement de ses fautes, elle leur raconta ce qui s'était passé et pourquoi Dieu l'avait châtiée. Quand elle eut terminé, elles l'accompagnèrent toutes jusqu'à l'autel, en récitant le Miserere mei Deus et en implorant le pardon de Notre Seigneur et de la Sainte Vierge, sa mère. A partir de ce jour, elle redevint irréprochable et fort sainte, accomplissant jusqu'à sa mort le service de Dieu dans ce monastère.

Que dire de plus? Le chevalier, qui devait l'emmener du monastère, avait été au lieu du rendez-vous, à l'heure convenue, équipé d'un cheval et accompagné de quatre de ses parents, armés jusqu'aux dents, escortant un palefroi sellé, qui était destiné à la religieuse. Et ils attendirent toute la nuit qu'elle sorte, ce qu'elle ne put faire -comme vous le savez déjà- puisque Dieu l'en empêcha. Au lever du soleil, le chevalier, voyant qu'on allait les repérer, résolut de tourner bride. Il s'en alla, le coeur gros et pensant qu'elle s'était moquée de lui.

Tout comme le diable avait oeuvré pour que le chevalier et la religieuse s'éprennent l'un de l'autre, Notre Seigneur Jésus-Christ -dont les desseins sont diamétralement opposés- dénoua toute la trame tissée par le diable: la religieuse effaça le chevalier de son coeur à la suite du châtiment et ce dernier l'avait effacée du sien, croyant qu'elle avait voulu le tourner en dérision. En outre, lorsque la nouvelle de ce miracle se répandit, le chevalier en fut également informé et, ne voulant pas le croire, il se rendit au monastère pour le voir de ses propres yeux. Quand il fut confronté à la vérité, il manifesta à Dieu un grand repentir et, implorant le pardon pour tous les péchés qu'il avait commis, il résolut de prendre l'habit et de se mettre au service de Dieu jusqu'à la fin de ses jours.

D'après Borges, Don Juan Manuel (1282-1348) a, dans le récit suivant ou "exienplo", été le précurseur d'un des thèmes les plus en vogue de nos jours: "Des récits de voyage dans le temps, "El brujo postergado" -en fait inclus dans le 11è exemple du "Libro de Patronio", plus connu sous le titre de "El conde Lucanor" (rédigé entre 1328 et 1332)- est probablement celui dont l'invention et la disposition sont les plus élégantes".

Don Illân, le magicien de Tolède.

Il y avait à Saint-Jacques-de-Compostelle un doyen, qui brûlait d'être initié aux secrets de la nécromancie. Il apprit que don Illân, de Tolède, possédait cette science occulte mieux que quiconque et il résolut de lui rendre visite.

Le jour même de son arrivée à Tolède, il alla frapper à la porte de don Illân et le trouva en train de lire dans une pièce très retirée. Le magicien lui réserva un bon accueil et le convia à partager son repas, avant d'aborder le motif de sa visite. Il le fit en outre loger très convenablement et déclara se réjouir fortement de sa venue. Lorsque le repas fut achevé, le doyen fit part de la raison de sa visite et le pria instamment de lui enseigner cette science occulte.

Don Illân lui dit qu'il devinait en lui un doyen du chapitre de Saint-Jacques-de-Compostelle, personnage déjà éminent et qui pouvait accéder aux plus hautes charges, et il craignait d'être ultérieurement oublié.

Le doyen lui promit monts et merveilles et l'assura de sa reconnaissance éternelle, d'être toujours à sa disposition, pourvu qu'il lui rendît ce service: l'initier.

L'accord conclu, don Illân expliqua que l'initiation aux sciences occultes ne pouvait être pratiquée qu'en un lieu solitaire et, le prenant par la main, il conduisit le doyen dans une pièce contiguë, où un grand anneau de fer était scellé dans le sol. Auparavant il avait ordonné à une servante d'apprêter des perdrix pour le dîner, mais de ne pas les faire rôtir avant d'en avoir reçu l'ordre de sa bouche. En tirant sur l'anneau, ils soulevèrent une dalle qui masquait un escalier de pierre d'un très beau travail; ils descendirent de si nombreux degrés que le doyen avait l'impression que le Tage coulait au-



dessus de leurs têtes. Au pied de l'escalier, il y avait une cellule et, plus loin, une bibliothèque. Ils étaient en train d'en passer les ouvrages en revue, quand deux hommes se présentèrent, porteurs d'une lettre pour le doyen; elle émanait de son oncle, l'évêque, qui était gravement malade; s'il voulait encore le voir vivant, il devait se rendre sans retard à son chevet.

Ces nouvelles contrarièrent fortement le doyen: d'une part, en raison de la maladie de son oncle et, surtout, parce qu'il ne pouvait se résoudre à interrompre son initiation. Il choisit d'adresser un mot à l'évêque, en priant le moribond de l'excuser.

Trois jours plus tard, d'autres messagers se présentèrent avec de nouvelles lettres destinées au doyen: ils portaient le deuil et on l'avisait que l'évêque était décédé, qu'on procédait à l'élection de son successeur et que, Dieu aidant, les suffrages se porteraient sur lui. On ajoutait encore qu'il ne devait pas revenir en toute hâte car il valait mieux qu'il fût élu pendant son absence.

Dix jours plus tard, deux écuyers richement vêtus vinrent saluer le doyen et, après s'être jetés à ses pieds et lui avoir baisé les mains, ils lui apprirent qu'il avait été élu évêque. Témoin de ces événements, don Illán en félicita chaleureusement le nouveau prélat et lui déclara remercier le Seigneur que de si bonnes nouvelles lui parvinssent en sa demeure. Il lui demanda ensuite la place de doyen, laissée vacante, pour un de ses fils. L'évêque lui fit savoir qu'il avait réservé la place de doyen pour son propre frère mais qu'il était bien décidé à le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Saint-Jacques-de-Compostelle. Accompagnés du fils de don Illán, ils se rendirent à Saint-Jacques où on les accueillit avec tous les honneurs.

Au bout de six mois, l'évêque reçut des émissaires du Pape, qui lui offrait l'archevêché de Tolosa et lui laissait le soin de désigner son successeur. Lorsque don Illán eut vent de cela, il rappela sa promesse au prélat et demanda cette charge pour son fils. L'archevêque lui fit savoir qu'il avait réservé la place d'évêque pour son oncle paternel mais qu'il était bien décidé à le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Tolosa. Don Illán dut faire contre mauvaise fortune bon coeur.

Ils se rendirent à Tolosa, où on les accueillit avec tous les honneurs et force messes.

Au bout de deux ans, l'archevêque reçut des émissaires du Pape, qui lui offrait le chapeau rouge de cardinal et lui laissait le soin de désigner son successeur. Lorsque don Illán eut vent de cela, il rappela sa promesse au prélat et demanda cette charge pour son fils. Le cardinal lui fit savoir qu'il avait réservé la place d'archevêque pour son oncle maternel mais qu'il était bien décidé à le récompenser et qu'ils allaient partir ensemble pour Rome. Don Illán dut faire contre mauvaise fortune bon coeur.

Ils se rendirent à Rome, où on les accueillit avec tous les honneurs et force messes et processions.

Au bout de quatre ans, le Pape mourut et le cardinal fut élu à sa place par tous ses pairs. Lorsque don Illán eut vent de cela, il baisa les pieds de Sa Sainteté, lui rappela sa promesse et demanda la charge de cardinal pour son fils. Le Pape le menaça de la prison, en lui disant qu'il savait bien lui que don Illán n'était qu'un magicien et qu'il avait enseigné à Tolède les sciences occultes. Le malheureux don Illán annonça qu'il allait regagner l'Espagne et il implora du Pape un peu de nourriture pour la durée de son voyage. Ce dernier n'accéda pas à sa demande. Don Illán déclara alors d'une voix qui ne tremblait pas:

-Eh bien, il me restera à manger les perdrix, que j'ai fait apprêter pour ce soir.

La servante fit son apparition et don Illán lui donna l'ordre de les faire rôtir.

A ces mots, le Pape se retrouva dans la cellule souterraine, en tant que simple doyen de Saint-Jacques-de-Compostelle et tellement honteux de son ingratitude qu'il n'osait pas chercher des excuses. Don Illán déclara que cette épreuve était suffisamment édifiante, lui refusa sa part de perdrix et l'accompagna jusqu'à la porte de rue, où il lui souhaita un bon voyage et prit congé de lui avec une courtoisie extrême.

Ce serait à partir d'une version portugaise, datant sans doute de la fin du XIVè siècle, que Garci Rodriguez de Montalvo a écrit la version espagnole originale de "Amadis de Gaule" et ceci entre 1492 et 1504. La première édition connue est celle de Saragosse en 1508, dont le récit est divisé en quatre livres. Ce fragment révèle la curieuse contradiction qui caractérise la littérature fantastique espagnole: il contient une série de scènes à caractère magique mais elles sont décrites de façon réaliste, non sans une inspiration particulièrement suggestive.

AMADIS DE GAULE.

A cette époque, Amadis, ses frères et leur cousin, Agrajès, se trouvaient dans le royaume de Sobradise, chez la nouvelle reine, Briolanie. Elle les recevait avec tous les honneurs et tous ses sujets étaient à leur service. Amadis, qui pensait souvent à sa dame, Oriane, et à sa très grande beauté, avait le coeur rongé d'inquiétude et ses angoisses l'amenaient à verser tant de larmes, et tant pendant son sommeil que lors de ses veilles, que tous les avaient remarquées, bien qu'il cherchât à les dissimuler. Mais comme personne n'en connaissait la cause, chacun les interprétait à sa manière. En effet, Amadis gardait d'autant plus jalousement son secret -en son coeur vaillant qui recelait tant de vertus- que sa peine était profonde. Mais comme il ne pouvait plus souffrir ainsi, il demanda à la très belle reine la permission de la quitter, lui et ses compagnons, et il prit la route pour rejoindre le roi Lisuart, non sans causer une grande douleur et une immense angoisse chez celle qui l'aimait plus que tout au monde.

Or voici qu'après plusieurs jours de chevauchée, le destin prit un malin plaisir à croiser sa route et plus tard qu'il n'aurait cru malgré ses voeux. Comme ils arrivaient à hauteur d'un ermitage et qu'ils s'apprêtaient à y entrer pour y faire leurs dévotions, ils aperçurent une très belle dame, accompagnée de deux servantes et de quatre écuyers qui la protégeaient. Quand ils arrivèrent près de l'inconnue, qui était sortie de l'ermitage et les attendait sur le chemin, elle les interrogea au sujet de leur destination. Amadis lui répondit:

-Noble dame, nous nous rendons à la cour du roi Lisuart et, s'il vous plaît d'y aller, nous vous accompagnerons.

-Je vous en suis très reconnaissante, répondit-elle, mais ce n'est pas mon lieu de destination. Comme je vous avais vus, armés tels des chevaliers en quête d'aventures, je m'étais dit que l'un d'entre vous aurait aimé aller sur l'île Ferme, pour contempler les prodiges et merveilles qu'elle renferme. Je suis la fille du gouverneur actuel de cette île et je vais l'y rejoindre.

-Sainte Vierge, s'exclama Amadis, j'ai beaucoup entendu parler des merveilles de cette île et je serais heureux de les voir; jamais une telle occasion ne s'est présentée à moi!

-Seigneur, ne regrettez pas que cet instant se soit fait attendre, déclara la dame, car nombreux furent ceux qui caressèrent ce désir et qui, l'ayant vu exaucé, repartirent de l'île, le coeur bien moins gai.

-C'est en effet ce que j'ai entendu dire, confirma Amadis; mais est-ce que le fait de nous y rendre nous écarterait beaucoup de notre route?

-Cela vous retarderait de deux jours, dit la gente dame.

-L'île Ferme se trouve de ce côté-ci de la grande mer, renchérit Amadis, et c'est là que se dresse l'arc enchanté des amours loyales, que ne peut franchir aucun homme ni aucune femme qui aurait trahi son premier amour.

-Il s'agit effectivement de l'une des multiples merveilles de cette île, confirma la dame.

Agrajès dit alors à ses compagnons:

-Je ne sais pas ce que vous comptez faire, mais moi je désire accompagner cette dame et contempler toutes les merveilles de cette île.

La dame lui signala alors:

-Si votre loyauté d'amant vous permet de franchir l'arc enchanté, vous verrez les très belles statues d'Apollidon et de Grimanèse, ainsi que votre nom gravé sur une dalle à côté de deux autres noms seulement, bien que cet enchantement se soit produit il y a déjà cent ans.

-Que Dieu vous entende, répliqua Agrajès, car je veux tenter d'être le troisième dont le nom figurera sur cette dalle.

Amadis, qui n'attendait que la fin de cette aventure pour assouvir son coeur, dit à ses frères:

-Nous ne sommes pas amoureux mais il serait bon que nous attendions notre cousin, qui a le coeur noble et aimant.

-Dieu veut qu'il en soit ainsi, répondirent-ils.

Accompagnant alors la dame, ils prirent tous quatre la direction de l'île Ferme. Don Florestan demanda à Amadis:

-Seigneur, que savez-vous de cette île car, bien que j'aie sillonné de nombreux pays, je n'ai jusqu'à présent rien entendu dire à son sujet?

Amadis lui répondit:

-Arban, roi de Norgales, jeune chevalier qui a toute mon estime et qui a déjà vécu de nombreuses aventures, m'a raconté qu'il avait passé quatre jours sur cette île et qu'il avait pu contempler les prodiges et les merveilles qu'elle renferme mais qu'il n'avait pu en vaincre aucun et qu'il s'en était retourné plein de honte. Mais cette dame, qui habite l'île et qui serait la fille du gouverneur, pourra vous informer à ce sujet.

Don Florestan s'adressa à la dame:

-Gente dame, puisque la longueur du voyage nous le permet, je vous prie, par la foi que vous devez à Dieu, de me dire tout ce que vous savez de cette île.

-Je le ferai de bon coeur et comme je l'ai appris de ceux qui ont gardé le souvenir de ses origines:"Un roi de Grèce avait épousé une soeur de l'empereur de Constantinople et en avait eu deux fils, très beaux, l'aîné surtout qu'il avait appelé Apollidon et qu'aucun de ses contemporains ne surpassait en vigueur physique ni en noblesse de coeur. Ce dernier s'adonna aux diverses sciences, avec ce génie subtil qui va rarement de pair avec la valeur guerrière, et il y acquit un tel savoir que son esprit brillait parmi tous ceux de son temps, telle le clarté de la lune au sein des étoiles. Il excellait particulièrement en matière de nécromancie, magie grâce à laquelle, dit-on, les choses impossibles deviennent possibles. Le roi, son père, qui était très riche, tout en ayant une maigre expérience de la vie, et qui sentait la mort approcher, ordonna que son royaume revint à Apollidon, qui était l'aîné, et il légua à son autre fils tous ses trésors et ses livres, nombreux et de grande valeur. Mais celui-ci, mécontent de son sort, se plaignait à son père et versait d'amères larmes car il s'estimait presque déshérité. Le père, angoissé, se tordait les mains d'impuissance. Mais le noble Apollidon, dont le coeur était aussi apte aux grandes décisions qu'à des actes de vertu et qui voyait le chagrin de son père et le peu d'avoir de son frère, résolut, pour apaiser les esprits du roi, de céder le royaume à son frère et de

se contenter des trésors et des livres. Ce geste fut une grande consolation pour le roi, son père, qui le bénit avec des larmes de reconnaissance. Apollidon prit alors les trésors et les livres, choisit de preux chevaliers, fit appareiller des navires qu'il chargea de vivres et d'armement et il prit la mer, se fiant au seul destin. Ce dernier, voyant comment Apollidon s'en remettait à lui, voulut récompenser la grande obéissance dont il avait si grandement et si noblement fait preuve envers son père, et il fit souffler un vent si favorable que la flotte toucha sans encombre les rivages de l'empire romain, où Apollidon fut très bien reçu par l'empereur de l'époque, un certain Sioudan. Il séjourna là-bas quelques temps. Les faits d'armes, qu'il avait accomplis en d'autres terres, qui faisaient qu'on le tenait en grande estime et qu'on exaltait son courage, ainsi que les présents qu'il offrit, firent naître un amour débordant chez une soeur de l'empereur, Grimanèse, dont la beauté était, alors, réputée entre les femmes et dans le monde entier. Apollidon répondit par un amour aussi grand et, comme ils n'espéraient pas pouvoir s'aimer à leur guise en ces lieux, Grimanèse convint avec son ami de s'enfuir du palais de l'empereur, son frère. Elle s'embarqua alors sur le navire qui, après une longue navigation, atteignit l'île Ferme, sur laquelle régnait un horrible géant. Apollidon, qui ne savait pas quelles étaient ces terres, fit dresser une tente et une riche estrade, pour permettre à sa dame de se remettre des fatigues de la traversée. Mais, peu après, ils furent surpris par l'horrible géant et l'on raconte dans l'île comment, selon les usages locaux, Apollidon l'affronta pour défendre sa dame et compagne. Son courage et sa valeur insignes eurent raison du géant qui fut abandonné, mort, sur les lieux du combat. Apollidon devint, dès lors, seigneur de l'île et il trouva refuge dans sa grande forteresse, où il n'eut plus rien à craindre, ni de l'empereur de Rome, qu'il avait gravement offensé en enlevant Grimanèse, ni de nul autre. Contrairement au géant, que tous haïssaient pour sa méchanceté et sa cruauté, tous aimèrent Apollidon après l'avoir connu. Lorsqu'Apollidon eut conquis l'île Ferme, dans les circonstances qui viennent de vous être décrites, il y resta avec son amie Grimanèse pendant seize ans et ils y connurent tant de bonheur que leurs âmes en furent comblées

comme furent pleinement satisfaits les mortels désirs qu'ils avaient conçus l'un pour l'autre. C'est à cette époque qu'Apollidon fit construire avec ses grandes richesses et son savoir remarquable de somptueux édifices qu'aucun empereur ou roi n'aurait jamais terminés, aussi importante qu'eût été sa fortune.

Cela coïncida avec la mort de l'empereur de Grèce, qui ne laissait pas d'héritiers. Apollidon fut appelé à lui succéder à l'unanimité des Grecs, qui connaissaient ses vertus et qui savaient que, par sa mère, il était du même sang et de la même lignée que les empereurs. Aussi lui envoyèrent-ils des messagers, jusqu'à l'île où il se trouvait, pour lui faire savoir qu'ils le voulaient pour empereur. Bien qu'il pût obtenir sur son île tout ce qui eût manqué à sa félicité et qu'il sût que les hautes charges honorifiques comportent plus de travaux et de fatigues que de délices et de satisfactions et que l'on y goûte souvent le breuvage amer de la déception, Apollidon, en se voyant offrir un si vaste empire, préféra suivre ses inclinations de mortel, qui font que l'ambition ne connaît pas de limites, et, en accord avec son amie, il décida de quitter ces lieux pour se rendre dans l'empire qu'on lui offrait. Mais cette île, qui appartenait à son ami, le meilleur chevalier de son temps, et à elle-même, dont la beauté était louée parmi toutes ses contemporaines, et qui lui tenait fort à coeur, Grimanèse demanda à Apollidon de la transformer par son savoir, afin que, dans l'avenir, ces lieux où ils avaient connu la plus pure perfection que l'amour ait jamais atteinte, ne fussent gouvernés que par ceux qui les égaleraient en vaillance guerrière, en fidélité amoureuse et en insigne beauté. Apollidon lui dit:

-Ma dame, puisque tel est votre plaisir, je ferai en sorte que seuls ceux qui présenteront les qualités que vous avez énumérées puissent devenir seigneur ou dame de cette île.

Il fit alors ériger un arc à l'entrée d'un jardin qui contenait des arbres de toutes espèces et dans lequel se trouvaient quatre pièces luxueuses d'une étrange configuration. Le jardin était protégé de telle sorte qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en franchissant l'arc. A son sommet, il disposa une statue en cuivre, représentant un homme qui portait une trompe à sa bouche et qui faisait mine

d'en vouloir jouer; dans une des pièces du petit palais, il plaça deux autres statues, qui le réprésentaient lui et son amie, et dont tant le visage que le corps étaient d'une perfection telle qu'elles semblaient vivantes. Il mit une dalle très claire de jaspe entre les deux statues, fit dresser dans un champ, qui se trouvait à une distance d'un demi-trait d'arbalète, une colonne en fer haute de cinq coudes, et dit:

-Aucun homme ni aucune femme, qui aurait trahi son premier amour, ne pourra entrer ici car la statue, que tu vois au sommet de l'arc, ferait retentir la trompe d'un son si épouvantable et ferait jaillir des fumées et des flammes telles que les intrus s'effondreraient et seraient rejetés de cet endroit comme s'ils étaient morts. Par contre, si des chevaliers, gentes dames ou damoiselles, dignes par leur fidélité de mener à bien une telle aventure, venaient en ce lieu, ils y entreraient sans encombre et la statue jouerait une musique si douce que ce serait un délice pour ceux qui l'entendraient. Ceux-là verront nos statues ainsi que leurs noms gravés dans le jaspe, sans savoir qui les y a inscrits.

Apollidon prit alors Grimanèse par la main et la fit passer sous l'arc. L'homme de cuivre fit entendre un son très doux, puis Apollidon montra à Grimanèse leurs statues et leurs noms gravés dans le jaspe. Quand ils furent ressortis, Grimanèse voulut éprouver l'enchantement et elle fit entrer quelques-unes de ses duègnes et de ses servantes, mais la statue fit entendre un son si épouvantable et projeta des fumées et des flammes telles que les femmes tombèrent évanouies et furent repoussées en-deçà de l'arc, et il en fut de même pour les chevaliers. Grimanèse se moquait d'eux avec grand plaisir et remerciait Apollidon, son bien-aimé, de tout ce qu'il avait pour satisfaire ses désirs. Elle lui demanda alors:

-Mon seigneur, qu'adviendra-t-il de cette chambre où nous avons connu tant de plaisirs et de délices?

-Allons là-bas et vous verrez ce que je veux y faire, répondit-il.

Ils se rendirent dans la chambre; Apollidon se fit apporter deux colonnes, l'une en pierre et l'autre en cuivre, et il fit placer la colonne de pierre à cinq pas de la porte de la chambre et la colonne de cuivre à cinq pas de celle de pierre. Il dit à son amie:

-Sachez maintenant que jamais aucun homme ni aucune femme ne pénètrera dans cette chambre à moins que ce ne soit un chevalier dont la vaillance guerrière surpasse la mienne ou une dame dont la beauté surpasse la vôtre. Mais si de telles personnes venaient ici, elles entreraient sans encombre.

Et il fit graver sur la colonne de cuivre l'inscription suivante: "Seuls les chevaliers d'une vaillance à toute épreuve iront au-delà de cette colonne et, chacun selon ses mérites, pourra aller plus ou moins loin". Il fit graver sur la colonne de pierre une autre inscription qui disait: "Seul le chevalier dont la vaillance surpassera celle d'Apollidon ira au-delà de cette colonne". Et, au-dessus de la porte de la chambre, il fit encore graver: "Celui dont la bravoure surpassera la mienne entrera dans la chambre luxueuse et deviendra le seigneur de cette île. De même, seules les dames et les damoiselles dont la beauté surpassera la vôtre entreront dans cette chambre." Et, mettant à contribution son savoir, il fit un tel enchantement que nul ne pouvait s'approcher de la chambre à plus de douze pas et qu'on ne pouvait y pénétrer qu'après avoir dépassé les deux colonnes dont on vous a parlé. Il ordonna alors de nommer un gouverneur, pour diriger cette île et y percevoir les rentes qu'elle produirait, afin de les remettre au chevalier qui entrerait dans la chambre et deviendrait ainsi seigneur de l'île. Il demanda d'expulser sans considération ceux qui n'auraient pu franchir l'arc des amours loyales et de servir dignement ceux qui l'auraient franchi; de garder les armes de ceux qui réussissaient l'épreuve mais ne pouvaient aller au-delà de la colonne de cuivre; de garder seulement l'épée de ceux qui auraient été jusqu'à cette colonne; de garder seulement le bouclier de ceux qui auraient atteint la colonne de pierre et de garder les éperons de ceux qui n'auraient pas été jusque là. Quant aux dames et aux damoiselles, il demanda de ne rien leur prendre mais d'inscrire leur nom sur la porte du palais, en spécifiant jusqu'où elles étaient allées. Il conclut:

-Quand cette île aura un nouveau seigneur, l'enchantement disparaîtra pour les chevaliers, qui pourront alors aller librement au-delà des colonnes et pénétrer dans la chambre. Mais il n'en sera de même pour les dames que lorsque arrivera celle qui, par sa grande beauté, sera digne de triompher de ces épreuves et qu'elle sera restée en compagnie du chevalier et maître de l'île dans la chambre luxueuse.

Leur volonté étant ainsi faite, Apollidon et Grimanèse quittèrent l'île Ferme, leurs navires mirent le cap sur la Grèce, où ils eurent des enfants qui, après leur mort, leur succédèrent à la tête de l'empire."

Amadis et ses compagnons étaient non seulement émerveillés d'entendre des choses si étranges mais ils brûlaient du désir d'être mis à l'épreuve, étant de ceux dont le coeur valeureux n'est satisfait que lorsqu'ils essaient de réussir, en faisant fi du danger, là où les autres ont échoué. Entretemps, ils avaient tellement chevauché qu'au coucher du soleil ils pénétraient dans une vallée et y découvraient, sur un pré, des tentes entre lesquelles des gens vaquaient à leurs occupations. Ils remarquèrent un homme richement vêtu, qui leur sembla être le plus âgé de tous. La damoiselle leur dit:

-Mes seigneurs, l'homme que vous apercevez là-bas est mon père et je m'en vais le rejoindre pour le prévenir afin qu'il puisse vous accueillir honorablement.

Elle s'éloigna alors d'eux et, ayant fait part au chevalier de leur désir, elle s'avança avec lui pour les recevoir. Après avoir échangé un salut, ils furent priés par la gente dame de déposer leurs armes dans une tente et d'attendre le lendemain pour gagner le palais et tenter les épreuves. Ils suivirent ses conseils et, s'étant débarrassés de leurs armes, ils dînèrent sous la tente, où ils furent servis comme des rois et où ils passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils montèrent avec le gouverneur et les gens de sa suite jusqu'au palais, d'où l'on dominait toute l'île. Elle faisait sept lieues de long sur cinq de large, était rattachée à la terre ferme par un pédoncule en forme d'arc; c'était parce qu'elle était entourée d'eau de tous côtés mais aussi parce qu'elle était reliée à la côte par cette langue de terre qu'on l'avait appelée l'île Ferme.

Quand ils furent arrivés à destination, ils découvrirent un château, dont les portes étaient ouvertes et à l'intérieur duquel se trouvaient des boucliers, disposés de trois manières différentes. Il y en avait des centaines adossés aux murs, dix autres suspendus à mi-hauteur et, tout en haut de ceux-ci, il y en avait deux, dont l'un si-

tue un peu au-dessus de l'autre. Amadis demanda pourquoi on les avait disposés de la sorte. On lui répondit qu'on les avait placés en fonction de l'exploit de chacun des chevaliers qui avait tenté de pénétrer dans la chambre enchantée. Les boucliers qui touchaient le sol appartenaient aux chevaliers qui n'avaient pas atteint la colonne de cuivre et ceux qui étaient suspendus à mi-hauteur de la muraille appartenaient aux chevaliers qui avaient atteint cette même colonne. Quant aux deux derniers boucliers, celui qui était placé le plus bas appartenait à un chevalier qui était allé au-delà de la colonne de cuivre mais n'avait pas atteint la colonne de pierre et celui qui se trouvait un peu au-dessus appartenait à un chevalier qui avait atteint la colonne de pierre mais n'avait pas pu aller plus loin. Amadis s'approcha alors des boucliers pour voir s'il n'en reconnaissait pas, car chacun comportait les armoiries de celui à qui il avait appartenu. Il promena son regard sur les dix boucliers suspendus à mi-hauteur du mur et l'un d'eux attira son attention: il représentait un champ noir ainsi qu'un lion noir aux griffes blanches et à la gueule vermeille. C'étaient les armoiries d'Arcalaus. Il examina alors les deux derniers boucliers. Sur celui qui était placé le plus bas, était représenté, sur fond indigo, un chevalier qui tranchait la tête d'un géant: c'étaient les armoiries du roi Abiès d'Irlande, qui était venu dans l'île deux ans avant de combattre Amadis. Sur le bouclier du dessus figuraient trois fleurs d'or, également sur fond indigo. Amadis ne reconnut pas ces armoiries mais il lut la légende qui y était gravée et qui disait: "Ce bouclier appartient au seigneur Cuadragand, frère du roi Abiès d'Irlande qui, douze jours après avoir atteint la colonne de pierre à laquelle aucun chevalier n'était encore parvenu, s'en alla en Grande Bretagne pour combattre Amadis et venger ainsi la mort de son frère Abiès." Après avoir vu ces armoiries, Amadis avait peine à croire que de tels chevaliers n'aient pas triomphé de ces épreuves. Ils sortirent alors du palais et se rendirent sur les lieux où se trouvait l'arc des amours loyales. Agrajès descendit de cheval et, se recommandant à Dieu, déclara:

-Amour, si je vous ai été fidèle, assistez-moi!

Il franchit l'arc et la statue entonna une mélodie si douce qu'Agrajès et tous ceux qui l'entendaient y prenaient

un grand plaisir. Il atteignit alors le palais où étaient érigées les statues d'Apollidon et de Grimanèse, qui lui semblèrent presque vivantes, et il regarda la dalle de jaspe, sur laquelle deux noms étaient gravés à côté du sien. La légende relative au premier nom disait: "Cet exploit fut accompli par Madanil, fils du Duc de Bourgogne." Celle relative au deuxième nom: "Celui-ci a pour nom Brunil de Bonamar, fils de Valadès, marquis de Trocques." Et celle qui le concernait: "Celui-ci est Agrajès, fils de Languin, roi d'Ecosse." Madanil aimait Guinde la Flamande, dame des Flandres; Brunil, qui avait accompli l'exploit huit jours plus tôt, aimait Mélicie, fille du roi Périon de Gaule et soeur d'Amadis. Quand Agrajès eut franchi l'arc des amours loyales, Amadis demanda à ses frères:

-Tenterez-vous l'épreuve?

-Non, répondirent-ils, car nous ne sommes pas sujets à cette passion et nous ne pourrions en sortir vainqueurs.

Mais Amadis ajouta:

-Alors, puisque vous êtes deux, tenez-vous compagnie, car moi je veux tenter de rejoindre mon cousin Agrajès.

Il confia alors ses armes et son cheval à son écuyer Gandalin et s'avança le plus rapidement possible, sans éprouver aucune crainte, car il savait qu'il n'avait jamais trahi sa dame ni en actes ni en pensées. Quand il franchit l'arc, la statue se mit à émettre un son beaucoup plus doux qu'auparavant et des dizaines de fleurs odorantes jaillirent de la trompe, se répandirent sur le sol en un épais tapis. Jamais un tel phénomène ne s'était produit pour les autres chevaliers qui étaient sortis vainqueurs de cette épreuve. Amadis se dirigea alors vers les statues d'Apollidon et de Grimanèse qu'il contempla, émerveillé, tant elles dégageaient de vivante fraîcheur. Agrajès, qui était au courant des amours d'Amadis et le comprenait, le rejoignit dans le jardin où il se promenait en regardant les étranges choses qui s'y trouvaient, et, après l'avoir embrassé, il lui dit:

-Mon cousin, dorénavant il n'est plus nécessaire que nous dissimulions notre amour.

Amadis ne lui répondit pas mais le prit par la main et ils parcoururent ces lieux qui offraient à leurs yeux tant de plaisirs et de délices.

Comme ils tardaient, Don Galaor et Don Florestan, qui les attendaient dehors, décidèrent d'aller voir la chambre

interdite et demandèrent à Isange, le gouverneur, de la leur montrer. Celui-ci accéda à leur requête et il les accompagna pour leur faire voir l'extérieur de la chambre et les deux colonnes. Don Florestan demanda alors:

-Mon frère, qu'avez-vous l'intention de faire?

-Je n'ai aucune intention, répondit-il, car j'ai toujours refusé d'affronter les enchantements.

-Alors, reposez-vous, répondit Don Florestan, car moi je veux voir ce dont je suis capable.

Alors, recommandant son âme à Dieu, il empoigna son épée et, à l'abri de son bouclier, il se mit à progresser dans la zone interdite. Il sentit alors que des lances et des épées le blessaient de tous côtés, et elles lui assénaient des coups d'une violence telle qu'il lui semblait qu'aucun homme n'aurait été capable de les endurer. Toutefois, comme il était fort et courageux, il continuait à progresser et, bien que son épée ne rencontrât que le vide, il frappait de part et d'autre, en ayant l'impression de pourfendre des hommes armés. Il dépassa ainsi la colonne de cuivre et atteignit celle de pierre, mais il ne put pas aller plus loin car, ses forces lui faisant défaut, il resta comme mort; après quoi, comme tant d'autres, il fut rejeté à l'extérieur de l'enceinte.

Don Galaor, qui avait assisté à toute la scène, en fut très affligé et déclara:

-Bien que je n'eusse pas l'intention de me soumettre à pareille épreuve, je veux assumer ma part de danger.

Il demanda alors aux écuyers et à son nain de se tenir prêts à l'assister et de lui asperger le visage d'eau froide. Empoignant ses armes et s'en étant remis à Dieu, il se dirigea vers la porte de la chambre. Il se sentit alors frappé violemment de toutes parts et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il atteignit la colonne de pierre qu'il enserra de ses bras. Il fit une courte pause mais lorsqu'il voulut faire un pas en avant, il fut attaqué si brutalement qu'il se révéla incapable de parer de tels coups. Il s'effondra, comme Don Florestan, tellement étourdi qu'il ne savait s'il était mort ou vivant. Ensuite, il fut repoussé en dehors de ces lieux, comme l'avaient été tant d'autres chevaliers.

Sur ces entrefaites, Amadis et Agrajès, qui avaient parcouru tout le jardin, étaient retournés auprès des statues. Ils lurent sur la dalle de jaspe une nouvelle inscription,

qui leur causa grand plaisir et qui disait: "Celui-ci est Amadis de Gaule, loyal amoureux et fils du roi Périon." A ce moment, le nain Ardan arriva devant l'arc et se mit à crier:

-Seigneur Amadis, accourez, car vos frères sont morts!

En entendant cela, suivi d'Agrajès, Amadis se précipita et demanda au nain ce qui était arrivé. Il répondit:

-Seigneur, vos frères ont tenté de pénétrer dans la chambre interdite mais ils n'y sont pas parvenus, et ils gisent maintenant comme s'ils étaient morts.

Ils éperonnèrent alors leurs montures et se rendirent sur les lieux où étaient les frères qui, malgré le mauvais traitement qu'ils avaient subi, avaient déjà retrouvé leurs esprits. Agrajès, qui avait un noble coeur, descendit alors prestement de cheval et, brandissant son épée, il se dirigea de son pas le plus rapide vers la chambre interdite. Cependant, bien qu'il frappât dans tous les azimuts, il ne put parer tous les coups qu'il recevait et il s'écroula entre la colonne de cuivre et la colonne de pierre; sans connaissance, il fut expulsé comme ses deux cousins.

Amadis commençait à maudire le moment où ils avaient décidé de venir dans cette île et il en fit part à Don Galaor, qui était déjà presque rétabli:

-Mon frère, je ne peux pas éviter à mon corps d'affronter les mêmes dangers que vous avez courus.

Galaor voulut le retenir mais Amadis s'empara de ses armes et s'avança, en implorant l'aide de Dieu. Il marqua un temps d'arrêt en arrivant à la lisière de la zone interdite et dit:

-O vous, Oriane, ma dame, c'est de vous que me vient toute ma vaillance et mon ardeur. Daignez m'assister en cette circonstance où j'ai tant besoin de votre doux secours.

Il se mit alors à progresser et, tout en se sentant asséner des coups violents de toutes parts, il atteignit la colonne de pierre. Au-delà de celle-ci, il lui sembla que tous les êtres du monde l'assaillaient et, comme si c'était le jugement dernier, un grand bruit de voix, qui disaient: "Si vous venez à bout de ce chevalier, personne dans le monde actuel ne pourra pénétrer dans ce lieu". Malgré la douleur, Amadis continuait à avancer. Il tomba plusieurs fois sur les mains et sur les genoux. Il n'avait

plus la force de tenir son épée, qui avait déjà frappé tant de coups, et il la laissa alors pendre à une courroie de sa ceinture. C'est ainsi qu'il arriva à la porte de la chambre, où une main vint prendre la sienne pour le guider vers l'intérieur, tandis qu'une voix disait:

-Bienvenue au chevalier qui, ayant dépassé en bravoure celui qui fit cet enchantement et qui ne connut pas de rival en son temps, deviendra le seigneur de cette île.

La main qui guidait Amadis, et dont le bras était revêtu d'une manche en étoffe de soie verte, lui sembla grande et sèche comme celle d'un vieillard. Lorsqu'il fut à l'intérieur de la chambre, elle le lâcha et il ne la revit plus. Amadis put alors se reposer et reprendre des forces. Il enleva le bouclier qu'il avait passé à son cou, retira son heaume, rengaina son épée et rendit grâce à Oriane, sa dame, pour lui avoir permis d'accéder à un tel honneur.

A ce moment, tous les gens, qui avaient vu Amadis pénétrer dans la chambre interdite et qui avaient entendu la voix lui accorder la seigneurie, commençèrent à s'écrier:

-Seigneur, par la grâce de Dieu, nous voyons enfin s'accomplir ce que nous avions tant désiré!

Les frères d'Amadis, qui étaient alors rentrés en possession de tous leurs sens et qui lui vouaient un grand amour, exultèrent en voyant qu'il avait réussi là où tant d'autres avaient échoué. Et, malgré leur état de convalescents, ils se firent porter jusqu'à la chambre. Le gouverneur et toute sa suite vinrent à Amadis et baisèrent les mains de leur seigneur. Quand ils découvrirent les choses étranges et les richesses qui se trouvaient dans la chambre, ils en conçurent de l'effroi. La chambre elle-même, qui avait été celle d'Apollidon et de sa compagne, était construite de telle sorte que personne ne pourrait en refaire la construction mais que personne ne pouvait ne fût-ce que comprendre le processus. Par ailleurs, ses murs étaient d'une matière qui permettait à ses occupants de voir clairement ce qui se passait à l'extérieur mais empêchait les gens situés à l'extérieur de distinguer ce qui s'y faisait.

Grande était la joie des chevaliers qui se trouvaient dans la chambre, car Amadis, qui était l'un des leurs, avait prouvé qu'il surpassait en valeur tous les hommes contemporains et à venir. Grande aussi était la joie des

habitants de l'île, car ils espéraient être très heureux avec leur nouveau seigneur et conquérir beaucoup d'autres terres. Isange, le gouverneur, dit à Amadis:

-Seigneur, vous feriez bien de vous restaurer et de prendre du repos, car demain toutes les bonnes gens de l'île viendront vous rendre hommage et vous faire serment d'allégeance.

Ils sortirent de la chambre et se dirigèrent vers un grand palais, où ils firent honneur aux mets qui avaient été préparés à leur intention et goûtèrent un repos bien mérité.

Le lendemain, tous les habitants de l'île se réunirent dans la plus grande allégresse et jurèrent foi et hommage à Amadis, selon les us et coutumes en vigueur à cette époque et en ce lieu.

En 1614, dix ans après la première édition espagnole, "El Peregrino en su patria" de Lope de Vega sera sa première oeuvre traduite en langue française. Elle fut réalisée par Vital d'Audiguier, sous le titre suivant: "Les diverses fortunes de Panfile et de Nise. Où sont contenues plusieurs amoureuses et véritables histoires, tirées du pèlerin en son pays de Lope de Vega". Le texte qui nous intéresse se situe dans le livre V et constitue en soi un court récit autonome. Il est dommage que son existence ait échappé à l'analyse d'un critique aussi intelligent que Todorov qui affirmait dans son "Introduction à la littérature fantastique": "(le fantastique) est apparu d'une manière systématique vers la fin du XVIIIè siècle, avec Cazotte." Nous pensons battre en brèche cette affirmation en prouvant combien omniprésent était le fantastique dès le 17è siècle.

LA MAISON HANTEE.

Quand la fraîcheur de l'aurore, comme Jupiter transformé en pluie d'or, eut laissé perler des gouttes de rosée sur le sein de la terre, le pèlerin Panfile s'éloigna de Saragosse hors des sentiers battus, allant de mont en mont et de pâtre en pâtre: il s'efforçait d'éviter autant que possible la voie royale, craignant que les frères de Godofre et Flérida ne soient toujours sur ses traces. Au bout de quelques lieues, fatigué de progresser dans un terrain accidenté et de se sustenter d'une façon champêtre, il résolut d'aller passer une nuit dans un village. Pénétrant donc dans une agglomération, située aux confins des royaumes de Castille et d'Aragon, il demanda l'hospitalité mais comme on ne la lui offrait nulle part, en le voyant dans un si piteux équipage, les pieds en sang, le visage brûlé par le soleil et les cheveux en bataille, il tenta sa chance du côté de l'hospice, ultime refuge de la misère.

Panfile le trouva ouvert à cette heure, mais sans aucune lumière. Comme il souhaitait en connaître la raison, on lui répondit que c'était à la suite du tapage que l'on avait entendu pendant plusieurs nuits; en outre, depuis qu'un étranger y était décédé, on n'y habitait et n'y vivait plus. Mais on lui signala qu'une chapelle se trouvait à l'intérieur, où vivait un saint homme, endurant ces conditions pour Dieu: il lui dirait où dormir sans danger.

Panfile y pénétra, tâtonnant le long du sombre vestibule à l'aide d'une houlette, qui avait remplacé son bâton. Il aperçut au loin une petite lueur et, se guidant sur elle, appela cet homme.

-Que me veux-tu, esprit malin? -répondit-on à ses cris.

-Je ne suis pas ce que tu penses -dit Panfile-; ouvre, l'ami! Je suis un pèlerin qui demande l'hospitalité pour la nuit.

La porte s'ouvrit alors et Panfile vit un homme de taille et d'âge moyens, aux cheveux longs et à la barbe touffue et emmêlée; une bure lui allait jusqu'aux pieds. La chapelle était petite, l'autel pieux, et c'était sur son marchepied que dormait cet homme; il avait une pierre pour oreiller, sa canne pour toute compagnie et une tête de mort pour miroir qui, mieux que toute autre chose, reflète les défauts de notre vie.

-Comment as-tu osé entrer, pèlerin? -lui demanda-t-il- Personne ne t'a donc dit combien cette maison est peu hospitalière?

-Oui, on me l'a dit -répondit Panfile-, mais j'ai déjà enduré tant de souffrances, de malheurs, d'emprisonnements, et si souvent été mal reçu, que rien ne peut plus me surprendre.

Son hôte alluma alors une bougie à la lampe, qui se trouvait devant les statues, et, sans lui demander qui il était, il dit à Panfile:

-Suis-moi.

Ce dernier lui emboîta le pas. Ils traversèrent un jardin tellement peu entretenu qu'il ressemblait davantage à une forêt; son hôte indiqua à Panfile une maisonnette entre des cyprès et, tirant le verrou, il le laissa sur le seuil d'une grande pièce et lui dit:

-Entre. Puisque tu es un garçon robuste et habitué aux épreuves, fais le signe de la croix et endors-toi sans te soucier de rien.

Panfile prit la lumière et, la posant sur un banc de pierre qui se trouvait dans la salle, il prit congé de l'homme et referma la porte. Dans la pièce, il y avait une couche qui suffisait à assurer le repos de quelqu'un qui, durant tant de nuits, avait dû dormir à même le sol. Il se dénuda et, revêtant l'une des deux chemises que lui avait données Flérida lors de leur séparation, il se

couche. A peine avait-il remué dans son esprit la confusion d'histoires que l'âme répète dans la quiétude du corps, que l'image de la mort, qu'on appelle sommeil, s'empara de ses sens avec la force qu'elle exerce habituellement sur les voyageurs fatigués.

La partie du monde que délaisse le soleil quand il se rend chez les Indiens était plongée dans un profond silence lorsque Panfile s'éveilla au bruit que firent des chevaux. Il lui sembla qu'il marchait, ce qui arrive toujours à ceux qui marchent, que la couche tanguait comme un navire ou comme le cheval qui le portait, mais se rappelant qu'il se trouvait dans cet hospice et sachant à la suite de quel tapage il était devenu inhabitable, il ouvrit les yeux. Il vit que des hommes entraient à cheval, deux par deux, allumant à la bougie qu'il avait laissée des ventouses de verre qu'ils tenaient en main, puis les jetant au plafond de la pièce où elles adhéraient et continuaient à brûler pendant un bon moment, leur base restant collée aux planches et leur bouche crachant des flammes au-dessus de sa couche et de l'endroit où il avait mis ses vêtements. Le courageux jeune homme se couvrit le mieux qu'il put et, ménageant une petite fente pour que ses yeux l'avertissent s'il convenait de se mettre à l'abri du début d'incendie, il vit les flammes mourir en un instant et les hommes s'installer à une table, qui se trouvait dans un coin de la salle, pour jouer aux cartes à quatre. Ils passaient, écartaient et mettaient des sommes, comme si cela se produisait vraiment dans la réalité. Puis, les joueurs s'irritant, une rixe éclata dans la pièce avec un tel échange de coups d'épée sur des boucliers que le pauvre Panfile se mit à invoquer la Sainte-Vierge de Guadalupe, la seule d'Espagne à qui il devait encore rendre visite bien qu'ils fussent tous deux du royaume de Tolède; en effet, les choses qui se trouvent toute proches, en pensant chaque jour aller les voir, on finit par oublier d'aller les voir. Mais le cliquetis d'épées et tous les bruits cessant de se faire entendre après une demi-heure, Panfile se retrouva, le corps baigné d'une sueur brûlante et apparemment satisfait qu'ils ne fussent plus là. Soudain, il sentit que, saisis aux deux extrémités, son couvre-lit et ses draps se retiraient peu à peu. Ici sa crainte augmenta considérablement car, lui semblait-

il, c'était s'enhardir qu'enlever à la personne sa défense. Sur ces entrefaites, il vit entrer un homme qui portait un gros cierge; derrière lui venaient deux autres, l'un avec un grand bassin de métal et l'autre affilant un couteau. Ils lui firent alors dresser les cheveux sur la tête à tel point qu'il lui sembla que chacun d'eux le tirait à soi. Il voulut parler mais n'y parvint pas; quand ils approchèrent de lui, celui qui portait le gros cierge souffla dessus. Pensant alors qu'ils allaient l'égorger et que ce bassin était destiné à recueillir son sang, Panfile tendit les mains pour arrêter le couteau à l'endroit où il lui semblait l'avoir vu et, simultanément, il sentit qu'elles étaient englouties. Il poussa un cri et, à cet instant, le gros cierge se ralluma et il vit que deux grands chiens avaient refermé leurs crocs sur elles. "Jésus", dit-il, troublé; et, au son de sa voix, ils plongèrent sous le lit. La lumière s'étant à nouveau éteinte, il sentit qu'on lui remettait la literie comme avant et que, lui soulevant la tête, on lui installait de meilleurs oreillers et on égalisait avec un grand soin, de la curiosité et de la douceur, ses draps et son couvre-lit.

On le laissa rester ainsi un instant, pendant lequel il se mit à réciter quelques versets de David dont il se souvenait (pour autant que, dans de telles circonstances, on pût se rappeler de sa propre existence) et, reprenant son souffle et espoir que, puisqu'on lui avait refait son lit, on allait l'y laisser, il constata que ceux qui avaient plongé en-dessous étaient en train de le soulever sur leur dos jusqu'au plafond. Là, comme il craignait de tomber, il sentit qu'une main, émergeant au sein même des planches, l'empoignait tandis que le lit retombait sur le sol avec un bruit épouvantable. Pendant ce temps, il restait suspendu en l'air à cette main et, au pourtour de la salle, une série de fenêtres s'étaient ouvertes, par lesquelles le regardaient en souriant nombre d'hommes et de femmes, qui l'aspergeaient d'eau à l'aide de divers ustensiles. A ce stade, le lit prit feu, de sorte que ses flammes le séchèrent, bien qu'il en eût davantage peur que de l'eau. La lueur de ce feu s'éteignant, on le tira par les jambes et il lui sembla également qu'elles lui manquaient et qu'il était resté avec un corps mutilé, dépourvu de

jambes. Le bras auquel il était agrippé s'allongea à ce moment jusqu'au lit, où on le coucha à nouveau et où on s'empressa comme la première fois.

Ces vaines illusions le berçèrent pendant près d'une heure, au bout de laquelle il sentit qu'on mettait la main sur ses pauvres petites besaces, où se trouvaient quelques pièces de vêtements et des papiers de Nise ainsi que les bijoux de Flérida, et il entendit qu'on les emportait en les traînant à travers la salle. Qui croira ce que je dis? Plein de vaillance, Panfile se leva pour les récupérer et le courage, qu'il n'avait pas eu pour défendre sa personne, il le trouva pour empêcher qu'on les lui prenne. Ils sortirent de la pièce pour gagner le grand jardin et, comme il les suivait, il les vit, entre ces cyprès, arriver à un élévateur à godets, sur lequel ils jetèrent les besaces puis se précipitèrent à leur suite. Panfile ne voulut pas aller plus avant mais refaisant, dans un sursaut de courage, en sens inverse le chemin le long duquel l'ermite l'avait guidé, il alla frapper à sa porte. L'homme lui ouvrit et, voyant son teint et sa nudité, lui dit:

-Vos hôtes ont dû vous faire passer une mauvaise nuit.

-Tellement mauvaise -répondit Panfile- que je n'ai pas fermé l'oeil et que je leur ai laissé mon pauvre équipage pour régler le logement.

Cet homme lui offrit alors l'hospitalité dans la mesure de ses moyens et, lui racontant les mésaventures de ses prédécesseurs, ils attendirent ensemble le matin.

(...) La lumière du jour, oeuvre aimable et illustre du Créateur du ciel et guide unique des mortels, avertit Panfile qu'il pouvait s'assurer des maudites contaminations de cet esprit. Aussi, réveillant l'homme, ils se levèrent tous deux et traversèrent le jardin de concert jusqu'à la maisonnette où il avait dormi. Y pénétrant, ils virent la désolation de la nuit précédente, trouvèrent le lit et les autres objets de la pièce sans aucun dommage ainsi que les vêtements de Panfile à l'endroit même où il les avait laissés. Il se vêtit et, au risque de passer pour un couard, il ne demanda pas son reste, prenant la direction de Guadalupe, sans oser se retourner et se promettant bien de ne plus remettre les pieds dans ce village, à moins que Nise, son aimée, y fût.

S'il est indubitable que le but de Francisco de Quevedo y Villegas (1580-1645), en écrivant ses "Sueños", était de faire oeuvre satirico-morale, il est non moins vrai que la forme fantastique y jouait un rôle important. Le récit suivant, "El Alguacil alguacilado" (1607), est un échantillon particulièrement représentatif du talent de cette grande figure du Siècle d'Or espagnol: on y mêle éléments sacrés et profanes, ce qui valut à l'auteur d'attirer les foudres de la censure de l'époque sur ces textes, malgré son appartenance à l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle. Ce récit, plus spécialement, apparaîtra révélateur quant à l'impact de Bosch (p. 46).

Le suppôt de justice fait suppôt de Satan.

C'est par hasard que je pénétrai dans San Pedro, à la recherche du licencié Calabrés, homme coiffé d'un tricorne, bâti comme un demi-boisseau, aux yeux scrutateurs, vifs et animés, aux poings de Corinthe, à la chemise émergeant du col, aux manches en bataille et aux broderies déchirées, aux bras tombant sur les hanches et aux mains en forme de crochet. Il parle sur un ton emprunté à moitié de pénitence et à moitié de discipline, en ne levant pas les yeux et en remuant force pensées; passant d'un teint blessé à une couleur ternie, il tarde beaucoup à fournir une réponse et joue l'abréviateur à table; il invoque si souvent les esprits que c'est grâce à eux qu'il pourvoit aux besoins de son corps. Il possédait la science de guérir au moyen d'incantations, faisant, lorsqu'il donnait sa bénédiction, des signes de croix plus grands que ceux des mal mariés. Il feignait négligemment de l'humilité, racontait des visions, et, si on faisait mine de ne pas le croire, c'étaient miracles à n'en plus finir.

Il était un de ces beaux sépulcres, blanchis et garnis de moulures à l'extérieur mais remplis de pourriture et de vers à l'intérieur; feignant l'honnêteté pour les autres mais possédant, en son for intérieur, un esprit dissolu et une conscience très élastique et fort entamée. Il était, pour le dire clairement, un hypocrite, un artifice vivant, un mensonge dans l'âme et une fable par la voix.

Je le trouvai, en tête-à-tête avec un homme qui, les



mains liées et la langue déliée, criait de façon insolente tout en faisant des mouvements frénétiques.
-Qu'est-ce que cela? -lui demandai-je, épouvanté.
-Un homme possédé par le démon.

Et, aussitôt, l'esprit de répondre:
-Ce n'est pas un homme mais bien un alguazil (*). A entendre vos propos, la question de l'un et la réponse de l'autre, on voit que vous savez peu de choses. Sachez que, si nous autres, diables, sommes dans le corps des alguazils, c'est contre notre gré; dès lors, si vous désirez être dans le vrai, vous devez m'appeler un démon fait alguazil et non dire que cet alguazil est possédé par le démon; et puis, tous et tant que vous êtes, hommes, vous vous entendez bien mieux avec nous qu'avec eux, même si notre prison est pire, notre emprise éternelle. Il semble que, bourreaux, méchants alguazils et nous, remplissons un même office car, tout bien considéré, nous cherchons à condamner, tout comme les alguazils: nous, ce qu'il y a de vices et de péchés dans le monde; quant aux alguazils, avec cette différence qu'ils y mettent d'autant plus de zèle qu'ils en ont besoin pour subvenir à leur existence alors que nous les désirons seulement pour nous tenir compagnie. Et c'est en cela qu'ils sont plus blâmables que nous, puisqu'ils nuisent à leurs semblables, ce qui n'est pas notre cas. Par ailleurs, nous sommes devenus démons parce que nous avons voulu être les égaux de Dieu alors que les alguazils sont alguazils parce qu'ils ont voulu être moins que tout le monde. Persuadez-vous donc que alguazils et démons exercent une profession semblable mais qu'eux sont des diables qui ont prêté serment, en un éclair, et que nous sommes des alguazils qui n'ont pas prêté de serment et nous menons en enfer une vie austère.

Les subtilités du diable m'émerveillèrent. Calabrés se mit en colère, reprit ses incantations, voulut le réduire au silence et n'y parvint pas; quand il aspergea le "possédé" d'eau bénite, ce dernier se mit à reculer et à pousser ses cris, tout en déclarant:
-Ecclésiastique, l'alguazil exprime ces sentiments, non

(*) N. d. T.: L'alguazil était un agent inférieur de l'administration de la justice. Sens péjoratif.

parce qu'elle est bénite mais bien parce que c'est de l'eau. Il n'y a rien qu'il abhorre autant car s'il est alguazil de nom, un "l" y est intercalé (*). Je ne suis accompagné ni de recors, ni de mouchards, ni de huissiers. Ne m'attribuez pas la tare que je n'ai pas et faites la distinction entre l'archer et moi. Et pour que vous acheviez de connaître les alguazils et que vous sachiez combien ils sont peu chrétiens, remarquez comme on a conservé en Espagne peu de substantifs qui remontent à l'époque des Maures; ces derniers s'appelaient "merinos" et ont opté pour l'appellation de "alguazil", car c'est un terme morisque. Et ils firent bien car le nom s'accorde avec le genre de vie qu'on mène.
-Que d'insolence! Que ne faut-il pas entendre! -s'écria l'exorciseur, furieux- Si nous laissons poursuivre cet intrigant, il se prêtera à mille médisances envers la justice, alors qu'elle amende le monde et, par la peur qu'elle inspire et le zèle qu'elle déploie, ravit à Satan les âmes qu'il convoitait.
-Je ne le fais pas dans ce but -répliqua le diable-. Si tu as un ennemi, c'est bien celui qui remplit l'office d'alguazil. Aussi, ayez pitié de moi et faites-moi sortir de son corps, car je suis un démon d'honneur et de qualité; lorsque je retournerai en enfer, je serai fort diminué pour être resté en si mauvaise compagnie.
-Je t'en ferai sortir aujourd'hui encore -dit Calabrés-, par compassion pour cet homme, que tu tourmentes, car tes fautes ne méritent aucune pitié, pas plus que ton obstination.
-Je te promets une récompense -répondit le diable- si tu m'en fais sortir aujourd'hui. Remarque que si je lui cause de la peine et qu'il est tourmenté, c'est parce que nous nous disputons pour savoir qui de lui ou de moi est le plus grand diable.

Sur ce, il partit d'un grand éclat de rire: mon bon exorciseur se précipita sur lui, bien décidé à le réduire au silence. Comme je m'étais mis à savourer les subtilités du diable, je priai Calabrés, étant donné que nous étions seuls (et puis, comme confident, il était au

(*) N. d. T.: Jeu de mots dans le texte original, sur base de "agua" (= eau): d'où "a(l)gua-zil".

courant de mes secrets et moi, en tant qu'ami, je connaissais les siens), de laisser le diable poursuivre; à ce dernier, je demandai de ne pas tourmenter le corps de l'alguazil. Il s'y engagea et reprit:

-Nous, les diables, avons des parents qui sont bien en cour: les poètes. Et vous êtes d'ailleurs, tous, nos débiteurs parce que nous vous supportons en enfer. En effet, vous êtes si facilement condamnables de sorte que le royaume infernal regorge de poètes et que nous avons dû leur y allouer une plus grande zone. Ils sont tellement nombreux que, lors des élections qui s'y déroulent, ils constituent de redoutables rivaux pour les greffiers. Rien n'est plus plaisant que la première année de noviciat d'un poète en enfer, car il y en a qui apportent des lettres de recommandation pour des ministres, s'attendent à être reçus par Rhadamante ou demandent à être introduits auprès de Cerbère à l'Achéron et ne peuvent pas croire que ce n'est pas possible, s'imaginant qu'on les leur cache.

-Quelle genre de peines fait-on endurer aux poètes? -demandai-je.

-Il y en a plusieurs -déclara-t-il- et qui leur sont propres. Les uns sont condamnés à entendre louer les oeuvres de leurs confrères mais la peine qui frappe la plupart d'entre eux c'est d'être lavés. Il se trouve des poètes qui sont condamnés à mille ans d'enfer et qui, sur ce temps, ne parviennent à terminer la lecture de stances composées sur des jalousies. Tu en verras d'autres qui se donnent de grandes tapes sur le front ou s'assènent des coups de tison pour savoir s'ils écriront blanc ou noir. Il y en a qui, pour trouver une rime, se promènent comme ours en cage et se rongent les ongles jusqu'au sang. Mais ceux qui endurent le plus sévère châtiment et sont logés à la plus mauvaise enseigne, ce sont les poètes comiques, en punition de l'honneur qu'ils ont ravi à tant de princesses, dont les infantes de Bretagne, en raison aussi des mariages inégaux qu'ils ont célébré à la fin de leurs comédies et des grands coups de bâton qu'ils ont infligé à nombre d'hommes honorables pour terminer leurs mascarades. Il faut en outre signaler que les poètes comiques ne se trouvent pas avec leurs autres confrères car, forgeurs d'intrigues, ils sont plus proches des procureurs

et des solliciteurs, qui ne traitent que ce genre d'affaires.

En enfer, chacun est hébergé selon ce qui lui revient. Il se fait qu'un artilleur y est descendu l'autre jour et qu'il voulait se retrouver parmi les gens de guerre, mais, comme on lui demandait quelle avait été son occupation, il déclara qu'elle consistait à tirer sur les gens. Aussi, l'envoya-t-on auprès des greffiers, car eux aussi tirent sur les gens. Un tailleur, qui déclarait avoir vécu de couper des vêtements, fut logé chez les détracteurs. Un aveugle, qui souhaitait être joint aux poètes, fut conduit parmi les amoureux, car ils le sont tous. Nous mettons avec les astrologues ceux qui suivent la voie des fous et, avec les alchimistes, les niais. Un meurtrier se retrouva avec les médecins. Les marchands, condamnés pour avoir vendu (mais pas forcément leur prochain), sont avec Judas. Les mauvais ministres, en raison de ce qu'ils ont détourné, sont logés avec le mauvais larron. Les sots se trouvent avec les bourreaux. Et un porteur d'eau, qui dit avoir vendu de l'eau froide, fut conduit auprès des cabaretiers. Un escroc est arrivé il y a trois jours et, comme il disait être condamné pour avoir vendu du chat pour du lièvre, nous l'avons mis avec les aubergistes, qui font la même chose. Bref, c'est ce genre de subdivisions que connaît l'enfer.

-Je t'ai, auparavant, entendu évoquer les amoureux; comme c'est un problème qui me touche, j'aimerais savoir s'ils sont nombreux chez vous.

-Quelle plaie que celle des amoureux! -répondit-il. Cela se propage partout, parce qu'ils sont tous amoureux d'eux-mêmes: les uns, de leur argent; les autres, de leurs paroles; d'autres, de leurs oeuvres et, quelques-uns, des femmes. Ce sont ceux de cette dernière catégorie qui sont les moins nombreux en enfer, parce que les femmes sont telles que, à force de bassesses, de mauvais traitements et des pires liaisons, elles donnent aux hommes l'occasion de se repentir au fil des jours. Je disais donc qu'ils sont peu nombreux, mais ils sont d'un agréable divertissement, pour peu qu'il y en ait chez nous. Il s'en trouve certains qui, minés par la jalousie, les espoirs ou les désirs, se rendent sur-le-champ en enfer, sans savoir comment ni quand ni de quelle manière. Il y a des amants enrubannés qui se consument; d'autres, che-

velus comme des comètes, touffus, touffus; d'autres encore qui, s'embrasant comme des lardons à la seule lecture des billets doux de leur dame, s'épargnent vingt ans de bois de chauffage en leur foyer. Il faut voir ceux qui ont aimé des pucelles sans parvenir à leurs fins: ils font mine d'entrouvrir la bouche et d'étreindre l'être désiré. De cette dernière catégorie , les uns sont condamnés à l'attouchement, à l'étreinte du vide; ils sont bouffons des autres, toujours sur le point d'obtenir gain de cause et ne voyant jamais arriver le grand jour, devant se contenter du titre de prétendants. Les autres sont condamnés au baiser: ils entrevoient toujours confusément son goût mais ne parviennent pas à le découvrir. Les adultères se trouvent dans un cachot, derrière ceux-ci: ce sont eux qui vivent le mieux car d'autres pourvoient à l'entretien de leur monture et qu'ils en profitent; c'est pourquoi le châtiment est à la mesure de leur forfait.

-Ce sont des gens -dis-je- chez qui vous avez peine à distinguer s'ils vous offensent ou vous font une faveur.

-En bas, à l'écart dans une pièce très sale, pleine de déchets d'abattoir (je veux dire, de cornes), se trouvent ceux que nous appelons ici les cocus, personnes qui restent patientes même en enfer car, fortes de l'expérience du mauvais conjoint qu'elles ont eu, plus rien ne les impressionne. Après ceux-ci viennent ceux qui s'éprennent de vieilles femmes et nous, les diables, les enchaînons car nous pensons devoir nous méfier d'hommes de si mauvais goût. Et s'ils n'avaient pas les fers aux pieds, les fesses de Barrabas ne seraient pas à l'abri de leurs appétits, et comme nous devons leur sembler pâles et blonds... On s'empresse donc de les condamner pour leur luxure et de condamner à perpétuité l'instrument de leur vice. Mais laissons cela car je dois vous signaler que nous, les diables, sommes vexés des légendes que vous faites circuler à notre sujet: vous nous dépeignez avec des griffes alors que nous ne sommes pas des aiglons; avec des queues, alors qu'il existe des diables sans queue; avec des cornes, alors que nous ne sommes pas mariés; et toujours avec une barbe naissante, alors que certains d'entre nous en portent une d'ermite ou de corrégidor. Modifiez votre vision des choses. Il y a peu de temps, Hieronymus Bosch s'est trouvé là-bas et, comme on lui demandait pourquoi il nous avait arrangé de la sorte dans ses rêves, il a répondu:

-Parce que je n'ai jamais cru qu'il y avait vraiment des démons.

Un autre point que nous regrettons beaucoup, c'est que vous ayez l'habitude de dire, dans une conversation courante: "Regardez ce diable de tailleur" ou "Le petit tailleur est un diable." Vous nous comparez à des tailleurs, alors que nous les utilisons comme bois de chauffage en enfer et que nous nous faisons assez prier pour les y recevoir. Car, à l'exception du passavant, nous n'établissons jamais de reçu afin qu'ils ne prennent pas de mauvaises habitudes et qu'ils n'allèguent possession en vertu du "Quoniam consuetudo est altera lex". Et comme ils possèdent l'art de voler et de gâcher les fêtes, ils s'estiment offensés si nous ne leur ouvrons pas toutes grandes les portes, comme s'il s'agissait de celles de leur maison. Nous nous plaignons également du fait que vous ne vous gênez pas pour attribuer au diable les choses pour peu que elles soient mauvaises et que vous dites, quand vous êtes en colère: "Eh bien que le diable t'emporte!". Apprenez qu'il en vient beaucoup plus chez nous, que nous n'en allons chercher. Car il y a beaucoup de choses dont nous faisons fort peu de cas. Par exemple: vous donnez au diable un maraud, le diable n'en veut pas, parce qu'un maraud pourrait en apprendre au diable; vous donnez au diable un Italien, le diable n'en veut pas, parce que l'Italien roulerait le diable. Et remarquez que la plupart du temps, vous donnez au diable ce qu'il a déjà, je veux dire, ce que nous avons.

-Y a-t-il des rois en enfer? -lui demandai-je.

Il dissipa mes doutes en disant:

-Tout l'enfer n'est que figures illustres et il s'y trouve nombre des gentils, parce que le pouvoir, la liberté et le commandement leur font oublier les vertus de leur milieu, leurs vices sont extrêmes, et qu'en voyant d'une part les révérences de leurs vassaux et d'autre part la grandeur qui sied à des dieux, ils veulent y accéder à peu de choses près, ayant pour ce faire plusieurs voies qui les condamneront et pouvant compter sur nombre de gens qui les y aideront. Car l'un se condamne par sa cruauté et, en tuant et détruisant, il devient une faux couronnée de vices et un fléau royal pour ses royaumes. D'autres, c'est leur cupidité qui les perd, lorsqu'ils transforment leurs villes en entrepôts et qu'ils vident les villes de leur substance, à force de ponctions. Et

d'autres sont envoyés en enfer par de tierces personnes et sont condamnés par des pouvoirs, en se fiant à d'infâmes ministres. Et c'est malheureux de les voir peiner, car, au moindre effort, la douleur les fait plier en deux comme des nègres au travail. Le seul élément positif avec les rois c'est que -noblesse oblige- ils ne viennent jamais seuls mais bien accompagnés de deux ou trois favoris et, parfois, en traînant tout le royaume derrière eux, car tout est régi par eux. Toutefois être favori et roi constitue davantage une pénitence qu'un office et davantage un fardeau qu'un plaisir. Il n'y a rien de plus tourmenté que l'oreille du prince et du favori, car elle n'échappe jamais aux quémandeurs et aux flatteurs, et ces tourments les vouent au repos. Les mauvais rois se rendent en enfer par la voie royale et les marchands, par celle de l'argent.

-Qu'est-ce que les marchands viennent faire dans cette histoire? -interrogea Calabrés.

-Nous les diables sommes rebutés par les mets, car ils nous occasionnent des embarras gastriques et nous les remettons. Les marchands arrivent par milliers, se condamnant en castillan et en chiffres arabes. Et vous devez savoir qu'en Espagne les mystères des comptes des étrangers sont affligeants pour les millions qui viennent des Indes et que les plumes des scribes se déploient en batterie à l'encontre des bourses, et plus d'une rente se tarit qui est saisie à la gorge par ces plumes et leur encre. Et enfin on a rendu chez nous suspect ce type de contrats à tel point que, comme ils signifient autre chose que je me garderai de nommer, nous ne savons pas quand nous avons affaire à un commerçant ou à un escroc. Certain de ces hommes, arrivé en enfer et voyant le bois et le feu mourir, a voulu éteindre la lumière. Un autre a voulu louer les tourments car il lui a semblé qu'il pourrait gagner gros grâce à eux. Ces derniers nous les avons installés avec les juges qui ont permis cela là-haut.

-Il y a donc des juges ici-bas?

-Eh bien, non! -déclara l'esprit-. Les juges sont les plus naturels de nos enfants, nos plats favoris et la semence des diables qui fructifie le plus. En effet, par juge que nous semons, nous récoltons six procureurs, deux rapporteurs, quatre greffiers, cinq avocats et cinq mille commerçants, et cela chaque jour. Chaque greffier nous rapporte vingt sergents; chaque sergent, trente "alguazils"; chaque "alguazil", dix argousins. Et si l'année est féconde

en malversations, il n'y a pas suffisamment de greniers en enfer pour entreposer les bénéfices d'un mauvais ministre.

-Tu vas sans doute également prétendre qu'il n'y a pas de justice sur la terre, rebelle aux dieux!

-Et comment qu'il n'y a pas de justice! Car ne connais-tu pas les mésaventures d'Astrée, qui est la justice et qui, fuyant la terre, est montée aux cieux? Car si tu ne les connais pas, je vais te les raconter. La vérité et la justice se rendirent sur terre. La première ne s'y trouva pas à l'aise car elle était toute nue et la seconde en raison de sa rigueur. Elles marchèrent longtemps de la sorte jusqu'à ce que la vérité se fixât, par pure nécessité, chez un muet. La justice, mal à l'aise, sillonna la terre, interrogeant tout le monde et, voyant qu'on faisait peu de cas d'elle et qu'on honorait des tyrannies en son nom, résolut de s'en retourner en se retirant au ciel. Elle quitta les grandes villes et les cours et gagna les villages de vilains où, pendant quelques jours, réfugiée dans leur pauvreté, elle bénéficia d'une hospitalité simple jusqu'à ce que la malice lui envoyât des commissions rogatoires. Elle fuit alors de partout, allant de maison en maison et demandant l'hospitalité. Tous lui demandaient qui elle était et, comme elle ne savait pas mentir, elle répondait qu'elle était la justice. Tous lui rétorquaient alors: "La Justice, pas de ça chez moi; allez ailleurs." Et c'est ainsi qu'elle n'entrait nulle part. Elle regagna les cieux et laissa ici à peine quelques traces de son passage. Les hommes, qui virent cela, donnèrent son nom à quelques bâtons, qui brûlent très bien ici-bas et là-haut n'ont que le nom de justice, comme ceux qui les détiennent sont sensés la faire régner. Car nombre d'entre eux volent plus sous son couvert que le voleur à l'aide de crochets, de fausses clés et d'échelles. Et vous devez remarquer que la convoitise des hommes est parvenue à un point tel qu'ils ont fait des puissances de leurs sens de vulgaires instruments leur permettant de voler, alors que Dieu leur a donné les sens pour vivre et cette puissance pour bien vivre. L'amoureux ne vole-t-il pas l'honneur de la pucelle en usant de sa volonté? L'avocat ne dérobe-t-il pas sciemment le bien d'autrui en changeant à volonté le sens des lois? Le comédien ne vous prend-t-il pas votre temps quand vous lui en consacrez un peu? L'amour ne vole-t-il pas à l'aide des yeux, l'orateur éloquent avec la bouche, le puissant avec les bras -car celui qui ne les a pas longs

comme lui ne prospère pas-; le veillant avec les mains, le musicien avec les doigts, le gitan et le ladre avec les ongles, le médecin avec la mort, l'apothicaire avec la santé, l'astrologue avec le ciel? Et, tout compte fait, tout le monde vole d'une façon ou de l'autre. Mais seul l'alguazil vole en mettant à contribution tout son corps: il épie avec les yeux, suit avec les pieds, saisit avec les mains et accuse avec la bouche et, enfin, les alguazils sont tels que ce que vous dites de nous, nous le disons d'eux et nous empressons de sortir de leur corps.

-Je m'étonne -dis-je- de constater que tu n'aies pas mis les femmes dans le même sac que les voleurs.

-Ne m'en parle pas -répondit-il-, car elles nous ont rendus si furieux et si las d'elles que s'il n'y en avait tant ici-bas, l'enfer ne serait pas un lieu de mauvaise réputation et nous y deviendrions veufs. Car elles sont passées maître dans l'art d'ourdir des complications et, depuis que Méduse la sorcière est morte, elles n'ont qu'une idée derrière la tête: je crains qu'il n'en ait une qui soit assez audacieuse pour éprouver qui de nous ou d'elle est le plus malicieux. Il y a tout de même un point positif chez les damnées, c'est qu'il y a moyen de discuter avec elles et que, comme elles sont au désespoir, elles n'ont aucune revendication.

-Lesquelles condamne-t-on le plus: les laides ou les belles?

-Les laides -répondit-il, sans l'ombre d'une hésitation-; elles sont six fois plus nombreuses. Car les péchés, pour les prendre en horreur, il faut pouvoir s'y adonner et les belles, qui n'éprouvent aucune difficulté à en trouver qui satisfassent leur appétit charnel, s'en lassent et se repentent; mais les laides, ne trouvant personne, nous arrivent à jeun et avec la même appétit d'hommes; elles ont les yeux noirs, le nez aquilin et la figure en lame de couteau; en enfer brûlent des blanches et des blondes mais surtout des vieilles qui, enviant les plus jeunes, expirent en grognant. L'autre jour, j'en ai amené une de soixante-dix ans qui mangeait de la boue et faisait des exercices pour désobstruer ses conduits naturels; elle se plaignait en outre de maux de dents pour faire croire qu'elle en avait encore. Et comme ses tempes étaient déjà recouvertes par les draps de ses cheveux blancs et que son front était déjà ridé, elle faisait mine d'avoir peur des souris et portait des vêtements de fête, pensant nous séduire. Nous lui avons infligé comme châtiment de se trouver aux côtés d'un de ces bellâtres, qui se promènent en pantoufles blanches et sur la pointe des pieds, informés qu'il s'agit de terre sèche et sans boue.

-Je suis satisfait de toutes ces réponses -lui dis-je-, mais je voudrais savoir s'il y a beaucoup de pauvres en enfer.

-Qu'appelez-vous des pauvres? -répliqua-t-il.

-L'homme -dis-je- qui ne possède rien de tout ce que tout le monde possède.

-Mais comment voudrais-tu -dit le diable-, puisque ceux qui sont condamnés le sont pour ce qu'ils possèdent sur terre et que ceux-là ne possèdent rien? Non, ceux dont tu parles ne figurent pas dans nos registres. Et ne vous en étonnez pas, car aux pauvres même les diables doivent faire défaut. Et d'ailleurs vous êtes parfois plus diables les uns pour les autres que nous-mêmes. Y a-t-il plus diable qu'un flatteur, qu'un envieux, qu'un faux ami ou qu'un mauvais compagnon? Car ce sont autant d'éléments qui caractérisent le pauvre: on ne le flatte pas, on ne l'envie pas, il n'a ni bon ni mauvais ami et personne ne lui tient compagnie. Eux vivent vraiment bien et meurent mieux. Lequel d'entre vous est à même d'estimer le temps et d'apprécier le jour, en sachant que tout ce qui passe est au pouvoir de la mort qui gouverne le présent et détient les clés de l'avenir, comme d'eux tous?

-Le monde est bien prêt de sa fin quand le diable prêche. Eh bien, comment toi, le menteur le plus invétéré peux-tu dire des vérités qui suffiraient à convertir le coeur le plus endurci? -demanda Calabrés.

-Comment? -répondit-il-. Je ne le dis que dans le dessein d'augmenter vos peines et afin que vous ne puissiez pas dire que vous n'avez pas été avertis. Notez que je vois dans vos yeux beaucoup de larmes de tristesse et peu de repentir, et la plupart sont dues au péché qui vous accable ou dont vous vous lassez, mais non volontairement car, par malheur, la volonté vous l'avez en horreur.

-Tu mens -dit Calabrés-. Il y a beaucoup de gens de bien ici aujourd'hui. Et je me rends compte à présent que tu n'as proféré que mensonges et que tu ne quitteras le corps de cet homme qu'avec peine.

Je le priai de se taire et lui dit que s'il était vrai qu'un diable était mauvais en soi, un muet est pire que le diable.

Cristobal LOZANO, né en 1618, acquit une certaine notoriété grâce à une série de contes regroupés sous le titre de Soledades de la vida y desengaños del mundo (1658), où on note sa prédilection pour ce qui est macabre (très typique du 17è siècle). Nous avons extrait le récit suivant d'un autre recueil, David perseguido y alivio de lastimados, qui rendait accessibles au grand public des légendes issues de la tradition populaire, tel le pacte avec le diable.

HISTOIRE DE L'HOMME QUI SE VENDIT AU DEMON.

Il était une fois un sénateur répondant au nom de Pretorio. Il vivait en Orient et rendait la justice du côté de Césarée (diocèse bienheureux, car il avait pour prélat le Grand Basilios). Il n'avait pour soutien de ses vieux jours qu'une fille unique, dont la vertu était garante de son salut, car il la destinait à la vie religieuse. Mais le Démon essaie toujours de faire échouer les actions vertueuses. Pour faire échec à cette bonne intention, il aviva donc une flamme amoureuse dans le coeur d'un des serviteurs de la maison qui, subjugué par les charmes de la demoiselle, projeta de lui déclarer sa passion. Mais, jugeant qu'il était impossible de gagner son amour -en raison de l'inégalité qui existait entre eux, puisqu'il n'était qu'un serviteur et elle la fille du maître qu'il respectait-, il résolut de recourir à un nécromant ou à un sorcier qui porterait remède à sa peine et n'aurait aucun scrupule envers celle de qui il était follement épris: un homme amoureux brise et foule aux pieds tout ce qui lui fait obstacle. Felisardo (nous lui donnerons ce nom pour plus de facilité, bien que ce ne fût pas son vrai nom) s'y rendit donc et s'entretint avec un sorcier dont la réputation était solidement établie. Il lui parla de sa souffrance, comme s'il se fut agi d'un médecin; il lui montra sa douleur, lui dévoila combien sa peine était insupportable et lui offrit une forte somme d'argent s'il acceptait de lui venir en aide dans la réalisation de ses desseins. Le sorcier, suppôt de satan, accepta de l'assister non par pure charité humaine mais bien pour perdre son âme; il regarda le jeune homme qui était littéralement dominé par sa passion, esclave de son amour, et lui dit, pour l'éprouver davantage, qu'il n'était pas en son pouvoir de le guérir de son mal et qu'il n'avait pas la faculté de soumettre une demoiselle de si haute naissance à l'emprise de sa

volonté; en revanche, s'il était assez audacieux pour se rendre avec une lettre de recommandation de sa main auprès du démon, son maître, et s'il était disposé à faire ce que ce dernier lui ordonnerait, il lui garantissait formellement qu'il arriverait à ses fins et obtiendrait l'amour de sa belle.

-Je ne vois pas quel intérêt aurait le Démon à faire d'un pauvre amoureux son esclave!

Il vaut en effet mieux fuir le démon et éviter les gens de son acabit mais Felisardo était si fou d'amour (il ne fait aucun doute qu'un amour effréné prive tout homme de bon sens) qu'il accepta avec enthousiasme la condition, disant que sa foi soulèverait des montagnes et qu'il deviendrait à jamais esclave de celui qui mettrait un baume sur sa blessure. Alors le sorcier, l'invitant à entrer dans une petite pièce retirée, prit du papier et de l'encre, et écrivit au Démon une lettre en ces termes:

Lettre à Satan, Prince des Ténèbres:

"Puisque ma tâche, ô mon seigneur et maître, consiste à oeuvrer avec diligence pour gagner à votre cause ceux qui se disent chrétiens, à les éloigner de leur religion et à les soumettre à votre volonté en les appâtant grâce à leurs vices, pour accroître chaque jour vos effectifs, je remets ce jeune homme, brûlant d'amour pour la fille du sénateur Pretorio -personnalité riche et de haut rang, comme vous le savez-, entre vos mains. Je vous supplie de faire en sorte qu'il arrive à ses fins, pour que je puisse lui donner satisfaction et que ce nouveau succès m'encourage à amener beaucoup d'autres sujets en votre royaume."

Il donna à Felisardo cette lettre ainsi que ses instructions: il lui recommanda de se trouver à minuit dans le champ où se dressait la stèle funéraire d'un païen et d'invoquer les démons de ce lieu, tout en brandissant la lettre vers le ciel; ils se montreraient aussitôt à lui et donneraient une suite favorable à sa demande après avoir lu la lettre. De tels événements suffisent à faire dresser les cheveux sur la tête et à faire frissonner d'épouvante. Le coeur le plus valeureux tremble de peur en entendant cette seule proposition. Mais que peut un homme, fou d'amour, sinon l'entendre et s'exécuter, devenir messager du Diable et affronter seul les horreurs de la nuit. Il y a

là de quoi surprendre et glacer le sang! Oh, tyrannie de l'amour, comme tu peux aveugler une âme!

Felisardo se mit donc en route avec sa lettre de recommandation. Il arriva au pied de la tombe du païen et invoqua tous les ministres de Pluton comme le sorcier le lui avait prescrit. Après quelques incantations, le prince Satan jaillit du sol devant lui, escorté de démons, d'apparence non pas effrayante car on aurait dit de braves petits soldats. Le Malin s'empara de la lettre et, après avoir pris connaissance de son contenu, feignant n'en rien savoir, il contempla Felisardo avec gravité et lui demanda:

-Crois-tu en moi, pour que ta volonté s'accomplisse et que je fasse de toi le maître bienheureux de cette beauté que tu convoites, de cette splendeur que tu désires?

Felisardo lui répondit fort poliment (en effet, les esclaves de l'amour témoignent toujours beaucoup de respect envers le Démon):

-Oui, mon seigneur, je crois en vous.

Satan lui répliqua:

-Et, dis-moi, renies-tu ton Christ?

-Oui, je le renie -reprit Felisardo.

A ces mots, le Démon ajouta avec un rire sardonique:

-Vous tous, chrétiens, êtes bien perfides et déloyaux car ce n'est que quand vous avez besoin de mes services que vous faites appel à moi. Ensuite, lorsque vous avez obtenu ce que vous vouliez et vu vos désirs exaucés, vous me reniez aussi vite et retournez à votre Christ; clément et miséricordieux comme il l'est, il vous absout et vous accueille. J'ai vu le cas se produire à maintes reprises et plusieurs hommes rompirent le pacte qu'ils avaient conclu avec moi et me dupèrent. C'est pourquoi, si tu souhaites que s'accomplisse ta volonté, si tu veux que je te donne satisfaction, tu devras t'engager par écrit et signer de ta main; dans ce document, tu confesseras ton renoncement au Christ, à son baptême et sa religion, et tu reconnaîtras être mon esclave, afin d'être condamné avec moi au jour du jugement dernier.

Remarquez tout ce demande le Démon en contrepartie du peu qu'il offre. A-t-on idée de poser des conditions si lourdes pour un désir dérisoire et grossier! Il ne suffit plus qu'un chrétien renie son Créateur, il doit s'engager à être réduit en esclavage avant d'être condamné! Et l'amour est tellement aveugle qu'il accepte toutes les conditions, aussi lourdes soient-elles, pourvu que le désir

soit assouvi. Le jeune étourdi n'hésita pas un seul instant, tant la fièvre le pressait. Il se conforma sur le champ à tout ce que le Démon réclamait, en lui remettant un billet signé de sa main dans lequel il reniait le Christ et se constituait esclave du Prince des Ténèbres. L'impétuosité d'une passion, la frénésie d'un amant, et un désir si fort peuvent conduire à de telles extrémités. Renier Dieu et prendre le parti du Démon, même des fous à lier ne le font pas, mais bien un amoureux éperdu.

Une fois le pacte conclu, le Démon congédia Felisardo en lui prescrivant de retourner dans la maison de son maître où, bientôt, il éprouverait à volonté de grandes choses, voyant céder aux assauts de son amour cette irréductible forteresse de beauté. Pour ce faire, il ordonna que se réunissent devant lui les purs esprits qui prêtent main-forte à la luxure et incitent par des tentations à y succomber. Dès qu'ils arrivèrent, il leur donna force instructions pour que, unissant leurs efforts et usant de tout leur pouvoir, ils tentent la fille de Pretorio, embrasant son coeur d'amour pour Felisardo. Les émissaires ne tardèrent pas à aviver ses flammes amoureuses et l'incitèrent aux délices de Vénus de telle sorte qu'elle céda au charme irrésistible de l'amour, bien qu'elle voulût vertueusement s'y soustraire.

Tout en la regardant avec insistance mais ne se déclarant pas, Felisardo lui lançait plus d'un regard suggestif. Comme il la poursuivait de son amour et lui faisait la cour galamment, le Démon attisa le feu et elle se sentit tellement dévorée d'amour qu'elle dut exhaler par ses lèvres les flammes qui lui brûlaient le sein.

Luis VELEZ de GUEVARA (1579-1644) est un dramaturge de l'école de Lope de Vega mais c'est son "roman" El Diablo cojuelo (1641) -que devait imiter Lesage dans son Diable boîteux (1707)- qui nous intéresse ici. Il s'agit en principe d'une satire de la société madrilène, présentée sous la forme d'une série de "trancos" ou tableaux séparés qui ne sont nullement reliés entre eux, mais le fantastique s'y unit à un humour brillant, combatif, férocement démystificateur, reflet d'un esprit étonnamment moderne. Le premier "tranco" -que l'on peut lire comme un conte indépendant- en est une des meilleures illustrations.

LE DIABLE BOITEUX.

C'était fin juillet et Madrid égrenait les coups de onze heures, afin de marquer cette heure du soir ignominieuse pour les rues et, en l'absence de la lune, de laisser le champ libre aux compliments galants et aux minauderies de la mort. Le Prado regorgeait de voitures, dans la dernière étape de leur promenade, et, dans les bains de Manzanares, les Adams et les Eves de la Cour, frottés plus par le sable que lavés par les eaux, disaient le "Ite, rio es". A ce moment précis, Don Cleofás Leandro Pérez Zambullo, noble aux quatre vents, chevalier errant et croisée de noms, apprenti galant et étudiant de profession, armé d'un bouclier et d'une épée, essayait de marcher comme un chat de gouttière sur le faîte d'un toit, fuyant la justice. Elle était en effet lancée à ses trousses pour un attentat à la pudeur qu'il n'avait pas commis, sur la personne d'une demoiselle de vingt-deux ans, prétendant que le pauvre licencié payât ce à quoi tant d'autres avaient goûté sans qu'elle leur fît pour autant un procès. Et comme il voulait échapper au mariage que le curé de la paroisse scellait d'une phrase définitive et qui ne pouvait être brisé que par le vicaire Responso, juge de l'autre vie, il préféra se jeter de l'aile du toit en question, comme s'il en avait, sur la mansarde d'un autre qui était proche, guidé par une lumière qui en filtrait parcimonieusement, étoile de l'orage qui se déchaînait. Il y prit pied et baisa cette terre hospitalière, comme un naufragé arrivant à bon port, se raillant des ministres de l'empoigne et des pensées honorables de doña Tomasa de Bitigudino, jeune fille de vertu douteuse qui, pour que sa friponnerie fût suivie d'effets, avait perpétré une escroquerie de plus avec le capitaine de ces cavaliers qui parcouraient à quatre pattes ces toitures sur sa demande et s'en retournaient dépités de n'avoir pu mettre la main sur cet individu vêtu de cape et d'épée, qui avait ravi l'honneur de cette dame. Dame, par ailleurs, prodigue de pucelages, qui se jurait de laver cet affront avec un autre innocent ignorant les tromperies des filles, faisant pour cela confiance à une mère qu'elle appelait "ma tante", car plus d'un pigeon était déjà tombé dans les rets de cette association.

Sur ces entrefaites, l'étudiant, qui ne croyait pas à sa bonne fortune et ramonait ce galetas à l'aide de ses vêtements et de ses yeux, admirait l'endroit où il avait échoué: caverne ténébreuse, il était décoré de façon étrange, extravagante, avec, pour seul éclairage, une lampe à huile qui découvrait sur une vieille table d'innombrables papiers en déséquilibre et en désordre, couverts de caractères mathématiques, des éphémérides astronomiques ouverts, deux sphères et quelques compas et quadrants. C'étaient autant d'indices de la présence dans la pièce d'en bas d'un astrologue, à qui devait appartenir ce bureau sans ordre et cette science trompeuse. Alors que don Cleofás, mû par la curiosité, s'approchait, comme quelqu'un qui enseigne les lettres et s'intéresse à ce qui touche à cette profession, pour voir à quoi servaient les instruments d'astronomie, il entendit un soupir parmi eux; lui semblant qu'il ne pouvait qu'être le jouet de son imagination ou que c'était une illusion de la nuit, il n'y prêta pas grande attention, continuant à feuilleter les traités d'Euclide et les artifices de Copernic; comme il entendait pousser un nouveau soupir et qu'il lui semblait cette fois l'avoir bel et bien entendu, il demanda avec effronterie et en faisant un geste d'étudiant vaillant:

-Qui diable soupire ici?

Une voix, mi-humaine mi-extraordinaire, lui répondit aussitôt:

-C'est moi, monsieur le licencié, qui suis dans cette fiole, où me détient depuis bientôt deux ans l'astrologue qui vit en bas et qui s'adonne également à la magie noire.

-Tu es donc un démon familier? -interrogea l'étudiant.

-Combien je me réjouirais -répondit la voix de la fiole- si un membre de la Sainte Inquisition pénétrait ici, pour me sortir de cette cage à perroquets en pierre sul-

fureuse et le mettre lui dans dans une cellule blanchie à la chaux. Mais tu es arrivé à point pour me délivrer, car cet astrologue, aux exorcismes de qui j'assiste, me maintient dans l'oisiveté, sans m'employer à rien alors que je suis l'esprit le plus malin de l'enfer.

Don Cleofás, sentant augmenter son courage, prérogative des étudiants d'Alcalá, lui demanda:

-Es-tu un démon plébéien ou l'un de ceux de renom?

-De très grand renom -renchérit le démon sous verre-, et le plus loué dans ce monde et dans l'autre.

-Es-tu Lucifer? -demanda Don Cleofás.

-Il est lui le démon des maîtresses de maison et des écuyers -lui répondit la voix.

-Es-tu Satan? -poursuivit l'étudiant.

-Il est lui le démon des tailleurs et des bouchers -dit à nouveau la voix.

-Es-tu Belzébuth? -lui demanda à nouveau don Cleofás.

Et la voix de lui répondre:

-Il est lui le démon des joueurs, des concubins et des charretiers.

-Es-tu Barrabas, Bélial, Astaroth? -finit par lui demander l'étudiant.

-Ce sont là des démons aux occupations plus importantes -lui répondit la voix-; je suis un démon plus insignifiant, bien que l'on me retrouve partout: je suis les puces de l'enfer, la médisance, l'espièglerie, l'usure, la tromperie; j'ai apporté sur terre la sarabande, la danse ancienne, la chaconne, le bullicuzcuz, les chatouillements de la contre-épaulette, le guiriguirigay, le zambapalo, la mariona, l'avilipinti, le pollo, la carretería, l'hermano Bartolo, le carcañal, le guineo, le colorín colorado (*); j'ai inventé les musiques endiablées, les jácaras, les papatalas, les mystifications, les mortecinas, les pantins, les funambules, les saltimbanques, les prestidigitateurs. Bref, je m'appelle le Diable Boiteux.

-Si vous l'aviez dit plus tôt -déclara l'étudiant-, vous vous seriez épargné tout le reste; que votre excellence me considère comme son serviteur, car cela faisait longtemps que je désirais faire votre connaissance. Mais, ne me direz-vous pas, monsieur le Diable Boîteux, pourquoi on vous a appelé de la sorte et pas les autres, puisque, tombant tous de si haut, vous auriez pu tous connaître

(*) N. d. T.: il s'agit d'autant de danses et autres divertissements populaires espagnols des 16è et 17è siècles.

le même sort et être affublés du même sobriquet?

-Monsieur don Cleofás Leandro Pérez Zambullo -car je connais votre nom ou vos noms, parce que nous avons été voisins par cette dame à qui vous contiez fleurette, à cause de qui la justice était à vos trousses ce soir et dont je vous dirai des merveilles-, je m'appelle de la sorte -dit le Diable Boîteux- parce que je fus le premier de ceux qui proclamèrent la rébellion céleste et de ceux qui furent précipités dans la chute des anges; et comme les autres tombèrent sur moi, j'en restai estropié et, partant, plus que tout autre marqué par la main de Dieu et les pieds de tous les diables, héritant en outre de ce surnom; mais je n'en suis pas pour autant moins agile à fomenter des séditions dans les Pays-Bas, entreprises où, loin de rester en arrière, j'ai toujours été aux premières loges car, quand il s'agit de mener en enfer, le Boîteux se démène aussi bien que le vent; pourtant je n'ai jamais été aussi près de sombrer dans l'oubli que depuis que je suis au pouvoir de cet astrologue, à qui mes propres compagnons m'ont livré par trahison, parce que je les accablais tous de besogne et que, comme dit le proverbe de Castille, je les trompais sur la qualité de la marchandise en leur faisant passer des démons pour des grives. Tire-moi de cette prison de verre et je te paierai cette délivrance sous forme de nombreuses faveurs, parole de démon, car je me flatte d'être l'ami de mes amis, avec mes qualités et mes défauts.

-Comment veux-tu -dit don Cleofás, préférant pour la conversation la familiarité à la politesse- que je procède alors que tu n'y es pas parvenu, tout en étant si malin?

-Cela ne m'était pas possible -dit l'esprit malin- mais ce l'est pour toi, car tu as l'avantage sur moi d'être baptisé et de pouvoir conjurer les sorts, qu'ont jeté les princes des ténèbres. Prends un de ces quadrants et mets en pièces cette fiole; lorsque son contenu se répandra, je deviendrai visible et palpable.

Don Cleofás ne fit preuve ni de scrupule ni de paresse et, suivant les instructions que lui avait données l'esprit malin, il réduisit la fiole en miettes à l'aide de l'instrument astronomique, inondant la table dont nous avons parlé d'une liqueur trouble, où marinait le Diable en question; tournant son regard vers le bas, il y vit un homoncule, s'appuyant sur une paire de béquilles, parsemé de bosses exceptionnelles, avec une tête en forme de cale-

basse et une nuque en forme de concombre, un nez camus, une bouche formidable et étayée par deux canines uniques, des gencives transformées en désert car dépourvues des molaires et de toutes les autres dents, les moustaches hérissées comme les tigres; avec les poils de sa naissance, clairsemés, ici et là, comme des asperges, légume qui a tellement horreur de la compagnie que, si ce n'est pour les vendre en botte, on ne parvient pas à les réunir, contrairement au cresson qui, lui, apparaît enchevêtré dès la naissance, comme les courtisans -veuillez pardonner la comparaison malicieuse.

Le personnage inspirait de la répulsion à don Cleofás mais il avait besoin de son aide pour sortir de la mansarde, souricière de l'astrologue où il avait trouvé refuge en fuyant les chats qui le poursuivaient -excusez la métaphore-. Le Diable Boîteux lui saisit la main et lui dit:
-Allons, don Cleofás, je veux commencer à rembourser la dette que j'ai contractée envers toi.

Ils quittèrent ensemble la mansarde, en volant d'une traite -comme s'ils devaient franchir un barrage d'artillerie- jusqu'à la flèche de la tour de San Salvador, beffroi le plus élevé de Madrid, où ils prirent pied, au moment où le carillon égrenait une heure. C'était l'heure où le monde s'abandonnait peu à peu au sommeil, trêve que les malades concluent avec la mort, le silence devenant commun aux bêtes de proie et aux hommes; la mesure s'appliquait à tous, également. Tout le monde, hommes et femmes, avant de se coucher, s'empressaient d'ôter souliers et bas, culottes et pourpoints, basquines, vertugadins, garde-infants, crinolines, jupons et jupes; les humanités s'en trouvaient moins modérées et on en revenait aux modèles originels, qui commencèrent le monde sans avoir à s'affubler de tous ces colifichets.

Se tournant vers son compagnon, le Boîteux lui dit:
-Don Cleofás, du haut de cette flèche perdue dans les nuages -car nous nous trouvons à l'endroit le plus éminent de Madrid-, je dois te montrer ce qui se passe de plus remarquable à ces heures dans cette Babylone espagnole qui, avec la confusion qui y règne, est devenue la seconde du nom.

Et le Boîteux, grâce à sa science diabolique, de soulever les toits des maisons, comme s'il se fut agi de pâtes feuilletées, pour découvrir le pot aux roses de Madrid tel qu'il était alors, en toute limpidité car, en raison de la

chaleur estivale, on avait baissé moins de jalousies: on trouvait dans cette arche du monde tant de variétés de méchantes bêtes rationnelles que, comparativement, l'arche de Noé était banale.


1512